

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.

LA COLLECTION DES 26 VOLUMES : 281 FRANCS.

Adresser tout ce qui concerne la partie littéraire et artistique
à M. PAUL DALLOZ, directeur.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT

9, RUE DROUOT, ou 13, QUAI VOLTAIRE

14^e Année. N^o 710 — 19 Nov. 1870.

DIRECTION ET ADMINISTRATION

13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Adresser tout ce qui concerne les abonnements et l'administration
à M. BOURDILLIAT, administrateur.

SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Pierre Véron. — Les maires des dix premiers arrondissements de Paris. — Bulletin de la guerre. — Les paroles dans l'épreuve. — La mort du commandant Baroche. — Les Mémoires de la Répu-

blique, par Lorédan Larchey. — Lettres de Mérimée. — Rome. — Chronique musicale.

GRAVURES : Le général d'Exéa. — Remise des étrangers aux autorités prussiennes. — Les légumes récoltés aux avant-postes. — Les maires des dix premiers arrondissements de Paris. — Vue panoramique du bassin de la Seine situé à l'ouest de Paris. — Le commandant Ba-

roche. — Les cloches de Suresnes transportées à la fonderie Molz. — Campements rustiques de nos artilleurs au bois de Boulogne. — La Maison-Blanche. — Destruction du pont du canal de l'Ourcq à Bondy. — L'église de Bondy depuis le bombardement. — La dernière barricade de Bondy. — Les derniers moutons parquant au Luxembourg. — Les abris du Jardin des Plantes.

LE GÉNÉRAL D'EXÉA

Le général de division d'Exéa, à qui vient d'être confié le commandement de la troisième armée de Paris, est sorti en 1823 de l'école militaire. Il débuta dans la carrière militaire par la campagne d'Espagne et celle de Morée. Sept ans après la prise d'Alger, il fut envoyé en Afrique où, son caractère et son intelligence le firent assez remarquer pour qu'on lui confia le commandement d'un bataillon de chasseurs à pied au moment de la formation de ce corps d'élite. Jusqu'en 1848, il prit part aux expéditions mémorables qui signalèrent, alors la guerre d'Afrique.

Il en revint colonel à quarante et un ans. Sa conduite à Nîmes pendant cette période agitée, du 24 février au 2 décembre, fut toujours à la hauteur de son caractère ferme et bienveillant. Il avait su, sans effusion de sang, amener la pacification dans un pays où les passions politiques, surexcitées par les passions religieuses, ne tiennent pas assez compte de la vie d'un citoyen.

L'empire voulut s'attacher le colonel d'Exéa en le faisant général de brigade et commandeur de la Légion d'honneur. L'empire en fut pour ses avances. Le nouveau général ne se montra pas empressé et on l'oublia volontairement.

Pendant cette longue disgrâce où il vit passer avant lui ceux qui n'avaient pas hésité à saluer le soleil levant et à se chauffer à ses rayons, M. d'Exéa s'applique à remplir con-



Le général d'Exéa, commandant du 3^e corps d'armée. — (Phot. de M. Légé.)

sciemment ses devoirs de soldat et a rendu encore plus solide son éducation militaire qu'il avait déjà si brillamment inaugurée.

La disgrâce dura douze années. Il fut désigné pour le commandement de la subdivision d'Aumale, dans la province d'Alger; plus tard on l'envoya à Bone combattre sur la frontière tunisienne les Ouled Ghensen et les Freichiss. Il fut fait général de division et appelé en France pour y exercer divers commandements à l'intérieur. Il commandait la 9^e division militaire à Marseille lorsque éclata la guerre actuelle.

Nos premiers revers essayés, le général d'Exéa, appelé à l'armée active, s'avantait vers les Ardennes et il touchait à Reims lorsqu'il apprit la catastrophe de Sedan et reçut l'ordre de se replier sur Paris avec l'armée de Vinoy, dont il protégea l'aile droite pendant la retraite.

Depuis l'investissement, il a organisé la défense du plateau de Vincennes et exécuté deux reconnaissances importantes, celle de Créteil et celle de Notre-Dame-des-Mêches.

Descendant d'une famille espagnole établie depuis plusieurs siècles dans le Languedoc, le général a toute la distinction des officiers gentilshommes. Son courage et son caractère sont de race. Toujours le premier au feu, toujours le dernier à se retirer du combat, il donne à ses soldats le plus bel exemple de sang-froid et de courage. Toute sa vie il a su être modeste, et autant admirateur du mérite que s'il lui était moins propre et moins familier.

LÉO DE BERNARD,

COURRIER DE PARIS

Qu'il est étrange, le Paris au milieu duquel nous vivons !

Lorsque plus tard on essaiera de retracer sa physiologie, il importe que les historiens trouvent des documents authentiques et sincères qui leur permettent de se renseigner avec certitude.

C'est pour cela que les chroniques peuvent encore être bonnes à quelque chose, et qu'il importe de ne pas poser la plume.

Qu'il est étrange, le Paris assiégé !

Ce qui contribue à lui donner un aspect plus saisissant encore, c'est le contraste frappant qui règne entre la journée et la soirée. On dirait un véritable changement à vue et presque sans transition; nous passons quotidiennement d'un bourdonnement tumultueux au plus morne des silences, d'une activité pittoresque à une solitude éplorée.

Dans la journée, grâce aux étalages improvisés, aux glapissements des petits marchands, au défilé des troupes en mouvement, c'est un tohu-bohu perpétuel. Le dimanche même, à voir ces longues files de bourgeois donnant le bras à leurs épouses et flanqués de leurs petits enfants, jamais on ne dirait que l'ennemi est à portée de canon de nous.

Mais aussitôt que les brumes du crépuscule s'épaississent à l'horizon, on assiste à quelque chose d'analogue à ce qui se passe dans les féeries, lorsque du cintre descend un rideau de gaze noir pour préparer quelque changement à vue du genre sinistre. Avec l'heure du dîner, tout le va-et-vient s'arrête. Une nuit sombre dans les ténèbres de laquelle tremblotent quelques rares becs de gaz s'appesantit sur la cité lugubre.

Ce qui ajoute à la mélancolie, c'est la vue de ces boutiques noires, aux volets hermétiquement fermés, qui donnent aux façades des maisons l'aspect d'un visage dont on aurait crevé les yeux.

Si l'on veut se rendre un compte exact de l'impression pénible qu'on ressent à ce spectacle, c'est surtout dans les rues à arcades qu'il faut se rendre.

C'est sépulcral.

Les renforcements obscurs à travers lesquels on voit errer quelques passants qui glissent comme des ombres, rappellent les piliers du cloître de *Robert le Diable*, hantés par des fantômes vaporeux.

Et ces pauvres boulevards !

Dès huit heures du soir, on ne voit plus d'ouvert que les rares cafés. Encore leur devanture est-elle si paisible, que ce repos-là ressemble de bien près à la mort.

Quant aux flâneurs nocturnes, c'est une espèce à peu près disparue.

L'autre soir seulement, sur l'annonce de la victoire d'Orléans, un peu d'animation a reparu, particulièrement aux abords de la mairie Drouot.

Mais d'ordinaire, la petite Bourse elle-même ne peut plus réunir que quelques rares adeptes. On n'a pas le cœur de spéculer sur les douleurs de la patrie....

Si encore on voyait luire de distance en distance le feu guilleret du marchand de marrons ! Hélas ! que c'est déjà pour nous un souvenir lointain !

Pour la première fois depuis un siècle (car cet usage ne remonte pas moins loin), le marchand de marrons manque à l'appel. Sa place reste vide au seuil des cabarets. Celui qu'on appelait l'hirondelle d'hiver n'a pas pu, comme les pigeons voyageurs, franchir les lignes prussiennes.

Espérons que bientôt nous aurons fait en sorte qu'il puisse passer.

Si l'animation de la voie publique a cessé, on retrouve ailleurs la fièvre parisienne qui s'est déplacée.

Nous avons, cette semaine, rendu visite à plusieurs des usines dans lesquelles se fabrique notre nouvelle artillerie, et nous pouvons vous répondre que là il n'y a de repos ni jour ni nuit.

Jamais le *ferret opus* du poète ne fut mieux réalisé. Les marteaux tonnent, les machines à vapeur sont

haletantes, les essieux grincent, les fourneaux grondent, le métal coule.

Savez-vous que nous aurons accompli un véritable miracle en improvisant tout un matériel, tout un outillage, pour cette fabrication, à laquelle Paris fut toujours étranger ?

Chez Cail, à Saint-Denis, à la barrière du Trône, à Saint-Thomas-d'Aquin, c'est à qui rivalisera de zèle et arrivera beau premier dans cette course patriotique.

Et Dieu sait quels obstacles terribles il a fallu surmonter !

Le public ne se rend pas un compte exact de la difficulté d'une pareille tâche.

C'est deux mois, deux mois et demi au moins qu'il fallait pour terminer un canon. On met douze jours aujourd'hui.

Songez un peu : il faut le fondre d'abord. Voilà qui est fait. Mais que signifie ce bloc ? Rien. Il va falloir le prendre, le scier pour en détacher cinquante centimètres au moins qu'on a soin de couler en surplus pour la plus grande solidité de la fonte. Ensuite, la pièce va être soumise au forage. Parcelle ar parcelle, il s'agira de creuser le bronze, car, hélas ! les choses ne se passent pas comme le supposait Calino, et pour faire un canon on ne commence pas par prendre un trou.

Ce trou terminé à grand-peine, le canon sera alésé. On exécutera sur lui l'opération que le praticien fait sur la statue. Puis, dégrossi, il ira toujours se perfectionnant dans sa forme.

Est-ce tout ?

Non pas.... Il faudra maintenant ajuster la culasse d'acier qui a été fabriquée séparément. Il faudra encore rayer la pièce à l'intérieur, la mettre sur un affût, l'essayer, avoir eu soin de préparer les harnais de l'attelage et l'attelage même, lui trouver des artilleurs pour la servir.

Et alors seulement on aura un canon complet. Prix fixé : Vingt-sept mille francs.

Eh bien ! toutes ces opérations se poursuivent simultanément.

Chez Claparède, à Saint-Denis, c'est comme la ville de l'artillerie.

Je vous assure qu'on sort de là reconforté.

~~~~~ S'il est difficile de réaliser cette œuvre colossale, il n'est pas plus aisé de tenir tête à tous les hallucinés qui offrent leur collaboration.

On ne se doute pas de l'énorme quantité de gens qui chaque jour assiègent les ministères avec des projets renversants. C'est Charenton tout entier à sa proie attaché.

Un matin, par exemple, un monsieur arrive chez le général Trochu.

— Le général ?

— Il est occupé.

— J'aurais absolument besoin de lui parler.

— Impossible !

— Il s'agit du salut de la patrie.

— Voulez-vous voir son chef d'état-major ?

— Soit.

Le monsieur est introduit, et après une révérence :

— Colonel, je veux une lettre pour être remis auprès du roi de Prusse.

— La chose n'est pas aussi facile que vous semblez l'imaginer, et Sa Majesté Guillaume est peu d'humeur à faire honneur à votre signature sous ce rapport.

— J'en fais mon affaire. Qu'on me donne seulement la lettre.

— Et alors ?

— Alors, je vais à Versailles, je demande une audience. Je m'y rends avec ce gilet que vous voyez, et dont l'intérieur est garni de canons de fusil à charnières qui s'abaissent et se relèvent à volonté....

— Diable !

— Attendez ! J'ai en outre toute une ceinture de fulmi-coton sur moi, plus, du picrate de potasse dans un petit bouton à vis. Quand je suis en présence du roi et de son état-major, j'éclate !... Tout le monde est tué, et le gouvernement de la défense n'est pas même compromis, car la lettre dont j'étais porteur est brûlée par l'explosion qui me tue moi-même.

Le dialogue que nous venons de rapporter est sténographié d'après nature.

Le lendemain, c'est au ministère de l'intérieur qu'un autre inventeur se présentait avec une autre idée.

Et parlant à la personne du chef du cabinet :

— Monsieur, je suis amené ici par une intention très-patriotique.

— Veuillez prendre la peine de vous asseoir.

— Monsieur, j'ai trouvé le moyen d'anéantir l'armée prussienne.

— Je vous écoute, monsieur.

— Monsieur, nous avons dans nos hôpitaux le germe de toutes les maladies. Il ne s'agirait que de renfermer tous ces germes dans des tubes de verre. On en chargerait des canons. Les tubes éclateraient, propageant immédiatement et la petite vérole, et la fièvre typhoïde, et la phthisie. Quinze jours après, tous les soldats du roi Guillaume seraient alités, et nous n'aurions que la peine d'aller chercher leur artillerie restée sans défense.

— Merci, monsieur, nous y songerons.

Sur quoi l'inventeur s'en alla, convaincu qu'on allait sur-le-champ appliquer son merveilleux système.

Dix autres, vingt autres, ont proposé aussi de lâcher dans le camp prussien tous les animaux du Jardin des Plantes, d'établir une sorte de Conservatoire des chiens enragés qu'on enverrait une nuit à Versailles... Que sais-je ?

Ce ne sera pas une des conséquences les moins désastreuses du siège, que l'accroissement considérable du nombre des fous, accroissement constaté déjà par les statistiques.

Les vrais savants cependant sont à la besogne de leur côté.

Le ballon dirigeable de M. Dupuy de Lôme est en voie de construction.

A ce propos, nous invitons ceux qui se font de trop faciles illusions à méditer les révélations faites à la dernière séance de l'Académie des sciences par M. Élie de Beaumont.

Il parle avec une bonhomie tout à fait candide, ce bon M. Élie de Beaumont, et recommande aux amateurs une petite expérience bien simple :

Ouvrez votre parapluie tout bonnement et essayez d'avancer contre le vent, quand il souffle frais ; si vous y résistez, par hasard, essayez par grand frais : votre parapluie cassera, vous ne parviendrez jamais à le tenir. Les baigneurs qui s'exposent aux vents d'équinoxe sur nos plages savent là-dessus à quoi s'en tenir.

Or, comparez la surface de votre parapluie à celle des ballons. Des locomotives accouplées éprouveraient elles-mêmes de la peine à remorquer un aérostat de 6,000 mètres cubes chassé vent arrière par une grande Irise. Un ballon marchant par grand frais coupe une cheminée de maison comme par enchantement ; quand on le laisse raser la surface de la terre, c'est à peine si on ressent la secousse.

Ceux-là prétendent marcher contre le vent quand même.

Qu'on le sache bien, M. Dupuy de Lôme, dans son projet d'aérostat dirigeable, ne prétend nullement avancer contre un vent frais ; il veut, et c'est déjà beaucoup, simplement progresser par temps calme, vent de 2 mètres 22 à la seconde, ou, en cas de brise plus fraîche, dériver d'une certaine quantité, d'un angle proportionnel, dans la direction voulue.

Nous n'en attendons pas moins avec une vive impatience cette expérience, qui sera d'un vif intérêt. Elle aura lieu, dit-on, d'ici à une dizaine de jours, dans le Champ de Mars. Si le siège de Paris allait nous valoir une des plus importantes découvertes des temps modernes !

~~~~~ Ce siège, dans tous les cas, nous a valu une magnifique pièce de vers de M. Sully Prudhomme, dans la *Revue des Deux-Mondes*.

Nous avons déjà parlé plus d'une fois de M. Sully Prudhomme à nos lecteurs du *Monde illustré*. Le rêveur mélancolique et le penseur pacifique est devenu un patriote ardent.

Mais dans l'élan même de sa colère on retrouve le philosophe.

Ce n'est pas le chauvinisme brutal qui parle par

sa voix. Même sur le champ de bataille, il ne perd pas de vue l'idéal.

Écoutez ces strophes véritablement inspirées :

Le vœu de ta barbare envie,
O roi, sera mal satisfait;
Frappe, la France te défie
D'abolir le bien qu'elle a fait :
Elle a gravé les lois humaines
Jusqu'au cœur de ceux que tu mènes;
Quand tu feras d'elle un tombeau
Où disparût toute sa race,
Tu n'oserais marquer sa place
Avec le mât de son drapeau!

Conquérant dont la fo ce rampe,
Pour qui tous les droits sont des noms,
Tu craindrais qu'un jour cette hampe
N'importunât tes gros canons;
Tu craindrais que, prenant racine
Au sol qui fut son origine,
Et se redressant peuplier,
Ce bois ne rappelât au monde
La Liberté droite et féconde,
Que tu veux lui faire oublier.

Voilà bien la langue des généreuses revendications formulées par le poète, qui, suivant l'expression d'un autre poète, ajoute à sa lyre une corde d'airain.

Et j'avoue qu'ils arrivent comme une bienfaisante diversion, qu'on les savoure avidement, ces vers, qui font pour un instant trêve à la monotonie des : *Par le flanc gauche, gauche!... Guide à droite... En avant, ma che!*...

Malheureusement, on ne peut pas se nourrir exclusivement de belle littérature, et l'estomac a des droits superbes...

Nous avons inauguré une ère tout à fait nouvelle en matière d'alimentation.

Je voyais ce matin une invitation à dîner avec ce post-scriptum :

— Ne manquez pas, il s'agit de goûter un pâté de souris.

Je ne sais pas si la souris est appelée à se faire une réputation à l'étalage de Potel et Chabot, mais je dois à la vérité de proclamer que le rat se comporte fort agréablement au milieu d'une sauce matelotte. Cela tient, comme goût, le milieu entre le lapin et le chevreuil.

Du chat, point n'est besoin de parler, c'est une vieille connaissance. Rappelez-vous Boutin dans les *Nuits de la Seine* s'écriant :

— De la gibelotte, merci!... j'aime pas les chattries.

Quant au chien, s'il est l'ami de l'homme, ce n'est vraiment pas au point de vue de la digestion.

Alphonse Karr se plaignait jadis que son terre-neuve l'aimât comme on aime le beefsteack. Il lui serait impossible de lui rendre la pareille à ce point de vue. J'ai tâté du chien par curiosité : c'est ignoble; la chair est coriace, avec un certain fumet de décomposition qui tient probablement à ce que la race canine se montre très-peu scrupuleuse dans le menu de ses dîners et avale indistinctement tous les détritiques qu'elle rencontre.

Ce qui n'empêche pas qu'une nouvelle industrie a surgi.

Les pâles voyous, depuis que le chien est coté à la halle, se sont métamorphosés en chasseurs. Vous qui tenez à vos médors, méfiez-vous; les maraudeurs vous épient.

Et vous, mon cher ami Cham, condamnez Bijou à la claustration à perpétuité.

Car si l'on vous le volait et que vous fussiez ensuite exposé à le déguster, sans vous en douter, dans un restaurant...

Un célèbre vaudeville du Palais-Royal portait jadis pour titre : *J'ai mangé mon ami*. Nous sommes tous plus ou moins exposés à y donner un pendant intitulé : *J'ai mangé mon épagneul*.

Les amateurs de repas excentriques n'ont pas dit d'ailleurs leur dernier mot.

Le rêve de Théophile Gautier est de manger un des pieds de l'éléphant du Jardin des Plantes, grillé dans une feuille de latanier.

Quant à moi, je me réserve hypocritement pour une tranche de boeuf à la tartare ou un fricandeau d'hippopotame.

Un gaillard, que ces innovations culinaires mettent en relief, c'est le fameux homme aux rats

blancs, dont la grande barbe est si connue des Parisiens.

L'homme aux rats entend la plaisanterie et fait sa petite nouvelle à la main comme un autre.

La preuve, c'est que sur la cage dans laquelle il renferme ses pensionnaires il vient de faire peindre ces mots : *Magasin de comestibles*.

Parmi les étranges choses dont nous sommes témoins, une des plus étranges c'est à coup sûr de penser que toutes les intelligences et tous les cœurs d'une ville comme Paris seraient suspendus aux ailes d'un pigeon.

Voilà qui réhabilite d'un coup toutes les rennaines des fabricants de romances sur les petits oiseaux.

Jusqu'à présent on les avait chantés sur tous les tons sans qu'ils eussent jamais justifié par rien la confiance dont la poésie les honorait.

Toute la gent ailée n'était qu'un seul et même égoïste se souciant fort peu de l'homme qui lui dédiait des madrigaux aussi usurpés que ceux dont on a gratifié les hirondelles, ce type volant de l'ingratitude, qui s'en va dès que l'heure froide arrive.

Mais l'heure de la réhabilitation a sonné. C'est vraiment chose inouïe et émouvante.

Dix fois par jour on va à tâtons explorer les cases vides des pigeonniers.

Rien encore!... Si!... Un des petits voyageurs est revenu.

Et tous les cœurs de battre!

D'aucuns ont raconté que les dépêches étaient collées sous l'aile du pigeon. Il n'en est rien, car cette façon de procéder les mettrait tout simplement dans l'impossibilité de voler. C'est à la queue, que, dans un tube de plume d'oie, le volatile porte ces télégrammes suspendus.

Pour la première fois, les télégrammes étaient destinés au public, qui leur a fait fête, il faut voir!

Par un effet singulier d'optique, plusieurs des correspondants pensant que nous avions la famine ici, ont cru devoir rassurer leurs amis et connaissances sur leur propre compte en mettant dans leurs dépêches :

— Ici nos provisions sont abondantes.

Cela a un peu l'air d'une ironie, mais comme c'est nature!

Autre remarque :

Les malheurs des temps ont groupé les amis. Dans tous les télégrammes on lit :

« Les Durand, les Duval, les Duchemin, etc., etc., vont bien. »

Comme la solidarité se retrouve avec le péril! C'est le renseignement mutuel.

On ne dira pas que les membres du Gouvernement abusent des privilèges! Dans les deux cent cinquante dépêches qui formaient le premier envoi, il n'y avait pour aucun d'eux des nouvelles de leurs familles.

Ces cinq mille mots qui composaient le premier numéro du journal télégraphique n'ont pas laissé d'apporter à quelques-uns des surprises peu agréables. Nous nous bornerons à citer celle d'un mari qui a reçu ces lignes de sa femme :

« Pars pour l'Amérique avec Gustave. »

Gustave, c'est le fameux cousin de la comédie.

Ce télégramme-là, au lieu d'être apporté par un pigeon, aurait dû l'être par un serin... vu la couleur.

Nous avons déjà eu l'occasion dans un autre journal de protester énergiquement contre les turpitudes dessinées qui déshonorent certains étalages de libraires. La question vaut la peine qu'on y revienne.

La caricature politique est une des formes de la liberté de la presse.

Qu'a-t-on fait jusqu'à présent?

Sous prétexte que quelques drôles pourraient exposer des infamies, on a établi une censure préalable qui n'a cessé d'exercer les plus odieuses vexations. N'est-ce pas monstrueux? N'est-il pas absolument inique de rendre les artistes les plus honorables responsables des vilénies écloses dans le ruisseau?

C'est comme si on interdisait la fabrication du vin sous le prétexte qu'il y a des ivrognes, celle des

allumettes sous le prétexte qu'il y a des incendiaires, celle des pistolets sous le prétexte qu'il y a des assassins.

Toute censure préventive est abominable et criminelle, parce que, s'exerçant sans contrôle, elle frappe à tort et à travers, parce qu'elle devient un instrument de rancune et de persécution, et vexé sans protéger. Vous avez des lois, appliquez-les.

Si la morale est mise en péril, frappez, frappez énergiquement, mais n'essayez pas de vous autoriser des débordements actuels pour demander plus tard des lois d'exception.

Combien sont ils qui signent les hideuses lithographies qui soulèvent le dégoût public en ce moment? Deux ou trois. Je veux croire qu'ils ne savent pas ce qu'ils font, sans quoi ils seraient trop coupables de se rendre complices des réactions futures; mais à cause de ces trois ou quatre égarés qui n'ont ni talent ni esprit, vous viendriez demain mettre les menottes aux Daumier, aux Cham, aux Grevin, aux Stop, à tous ceux dont le crayon a toujours conservé le respect de lui-même et d'autrui!

Ne le permettons pas et prenons les devants, en séparant ce qui ne doit pas être confondu, l'art et les spéculations, l'esprit et la bêtise.

Je ne dirai pas : — A propos de bêtise...

Mais franchement, ce qu'on entend dans certains clubs dépasse tout ce que la fantaisie pourrait se forger.

A quoi bon, comme le demandent certains journaux, rouvrir le théâtre du Vaudeville? Jamais ni Hyacinthe, ni Gil Perez ni les autres n'ont trouvé de plus désopilantes cascades que celles auxquelles se livrent quelques orateurs des réunions publiques.

Chose étrange! le vénérable père Gagne ne brille plus que par son absence dans les cénacles où il se distinguait jadis.

Mais combien d'autres ont pris sa succession!

Cette semaine, le héros de ces petites fêtes de la gaieté a été un excellent homme qui a promené de club en club un rouleau soigneusement enfermé dans un journal.

Le rouleau était un drapeau...le drapeau de Jeanne d'Arc, qu'à un moment donné il déployait au milieu des contorsions de joie de l'auditoire.

Ce qu'il y a de plus joli, c'est que sa spécialité n'ayant pas tardé à être connue, dès qu'il paraissait à une tribune, avant même qu'il eût dit un mot, partaient de tous les coins de la salle, sur l'air des *lampions*, les cris de :

— Le drapeau! le drapeau!

C'est ce qu'on appelle éventer un effet.

Pour ma part, je trouve qu'il y a quelque chose d'attristant dans le spectacle d'une assemblée nombreuse s'égayant aux dépens d'un malheureux, victime d'une idée fixe. Cela me fait la même impression que si je voyais une troupe de gamins courir après un malade affolé.

Mais ceux qui véritablement représentent la gaieté dans les clubs, ce sont les solennels et les naïfs.

Les solennels sont comiques sans le savoir. Plus ils se guident, plus ils amusent, et c'est justice.

Quant aux naïfs, ils commettent chaque jour, sans s'en douter, de purs chefs-d'œuvre, et c'est à l'un d'eux que je demanderai le mot de la fin.

C'était l'autre soir, à la salle Valentino.

Un monsieur escalade la tribune.

Toutes les oreilles se tendent. Quelles révélations vient-il apporter à l'assemblée? quelles clartés lumineuses va-t-il projeter sur les hommes et les choses de la troisième République?

On entendrait voler une mouche.

Le monsieur promène un regard assuré sur l'auditoire, avale une gorgée d'eau, tousse légèrement...

Puis, d'une voix sonore :

— Messieurs,

Je ne vous demande pas vos opinions, et je ne viens pas vous dire les miennes...

Je vous laisse à penser si ce fut un hurrah!

Je crois qu'on en rit encore à l'heure où j'écris.

PIERRE VÉRON.



LE SIÈGE DE PARIS. — Retour de la banlieue. — Les légumes récoltés aux avant-postes. — (Dessin de M. Ryckebusch)



Remise aux autorités prussiennes entre Créteil et Bonneuil des étrangers sortis, le 9 novembre. — (D'après le croquis de H. de Mantaut.)

D
A
voir
son

trois
pau
Par
avait
Cor
(1) D
Baccard

LES MAIRES

DES DIX PREMIERS ARRONDISSEMENTS DE PARIS (1)

Après avoir, le 3 novembre, confirmé les pouvoirs du Gouvernement de la défense nationale par son vote plébiscitaire, le peuple de Paris fut appelé,

les devoirs que lui imposait sa nouvelle émancipation, la grande ville procéda avec calme au vote que tous les citoyens étaient appelés à émettre.

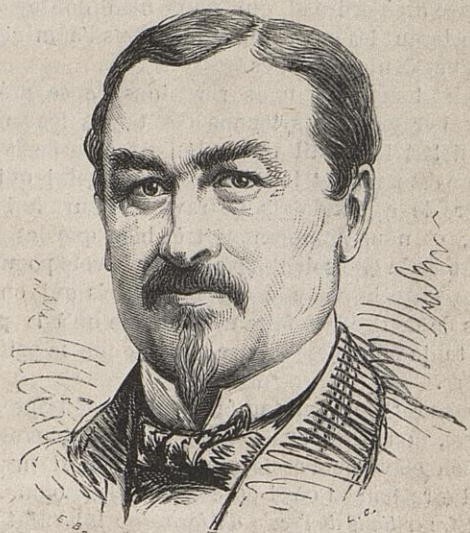
Dans le premier arrondissement, M. Tenaille-Saligny, sur 10,550 votants, obtint 10,100 voix. C'est la plus belle majorité que nous ayons à constater.



M. Tirard (2^e arrondissement.)



M. Tenaille-Saligny (1^{er} arrondissement.)



M. Bonvalet (3^e arrondissement.)



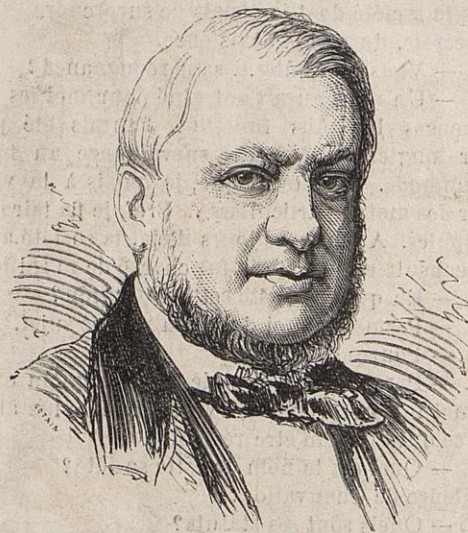
M. Vautrain (4^e arrondissement.)



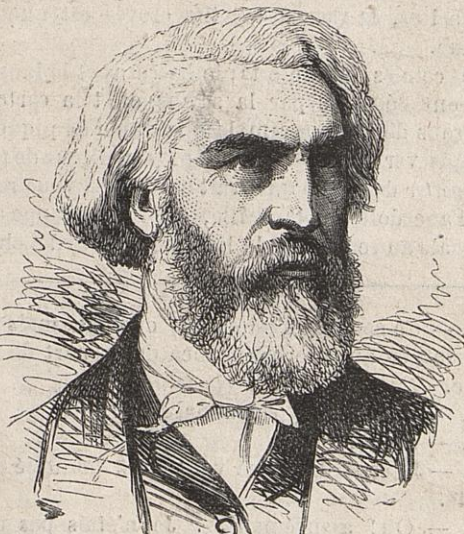
M. Hérisson (6^e arrondissement.)



M. Vacherot (5^e arrondissement.)



M. Desmarest (9^e arrondissement.)



M. Arnaud [de l'Ariège] (7^e arrondissement.)



M. Carnot (8^e arrondissement.)



M. Dubail (10^e arrondissement.)

trois jours après, à élire ses magistrats municipaux.

Paris est divisé en vingt arrondissements. Il y avait donc vingt maires à élire.

Comprenant toute la gravité des circonstances et

Le deuxième arrondissement donna à M. Tirard 7,143 voix; le troisième, à M. Bonvalet, 12,031; le quatrième, à M. Vautrain, 9,801; le cinquième, à M. Vacherot, 5,069; le sixième, à M. Hérisson, 6,853; le septième, à M. Arnaud (de l'Ariège), 6,527; le huitième, à M. Carnot, 6,099; le neuvième, à M. Desmarest, 6,272; le dixième, à M. Dubail, 6,221.

(1) Dessin de M. de Bocourt, d'après les photographies Reutlinger, Baccard, Lége et Levitsky.

Nous ne nous occupons aujourd'hui que des maires des dix premiers arrondissements. Nous reproduisons les portraits des honorables citoyens élus, nous réservant, la semaine prochaine, de compléter la galerie.

Parmi ceux qui ont obtenu les honneurs municipaux, nous sommes heureux de reconnaître des gens qui ont témoigné, dans la gérance de leurs propres affaires, des qualités remarquables d'intelligence et d'ordre et qui, nous n'en doutons pas, apporteront les mêmes aptitudes dans l'administration des deniers publics.

Il est temps que nous revenions de ce préjugé singulier que nous tenons des temps féodaux et qui flétrit le travail manuel. Le temps de la noblesse est passé, et il ne déroge plus celui qui fait œuvre de ses dix doigts. Le travail aujourd'hui a nobilité, et nous comprenons très-bien que les honneurs de la cité soient dévolus par le vote populaire à des négociants ou à des industriels qui ont eu plus de mérite à se faire une fortune qu'à la prendre toute faite lorsqu'ils se sont donné la peine de naître.

Dans cette promotion faite par le suffrage universel, nous trouvons le nom de M. Vacherot, un ancien élève de l'école normale, dont il fut plus tard directeur et où il enseigna la philosophie. Son *Histoire critique de l'école d'Alexandrie* lui valut dans le temps les persécutions du clergé, et en particulier celles de l'abbé Gratry. Il n'en fut pas déshonoré pour cela, pas plus que par le refus de serment qu'il opposa aux avances de l'empire. C'est un philosophe, membre de l'Académie française, dont les grandes connaissances trouveront leur utilité.

Le maire du 7^e arrondissement est M. Frédéric Arnaud (de l'Ariège), un ancien constituant, un républicain catholique, qui a toujours cherché à réconcilier l'Église avec la démocratie moderne. C'est un problème qui a déjà usé bien des hautes intelligences, et, à l'œuvre, nous verrons si M. Arnaud saura, dans son arrondissement, ménager, dans une juste mesure, l'indépendance du pape et les droits du peuple.

M. Lazare Carnot, un grand nom et une grande loyauté politique, le fils de l'illustre conventionnel, ayant toujours dans les Chambres fait de l'opposition radicale. Ministre de l'instruction publique en 1848, il fut l'auteur de plusieurs réformes utiles; mais il ne fit que passer au ministère. Ses fonctions de maire du 8^e arrondissement lui permettront de les poursuivre.

Le 9^e arrondissement a donné ses voix à M. Er-

nest Desmarest, avocat plein d'esprit et de vivacité dans ses plaidoiries politiques. Ses collègues du barreau l'ont fait successivement membre du conseil de l'ordre et bâtonnier. Pendant les premiers mois de la République de 1848, il exerça, dans le 2^e arrondissement, les fonctions d'adjoint. Pour se consacrer tout entier aux soins de sa mairie, M. Desmarest vient de donner sa démission de membre du conseil d'État et de président du conseil des prises. A la bonne heure! Il prend son mandat au sérieux.

Tous nos maires n'ont qu'à faire comme lui.

LÉO DE BERNARD.

LE BULLETIN DE LA GUERRE

Ah! le Paris d'aujourd'hui n'est point le Paris de l'hiver dernier. L'on ne s'attend plus réciproquement au bois de Boulogne pour passer en revue les carrosses, les livrées, les armoiries. La curiosité et la malignité ont perdu là un beau champ de courses où les femmes se donnaient rendez-vous pour montrer une belle étoffe et recueillir le fruit de leur toilette, où l'on passait et l'on repassait, haussant la voix, gesticulant et badinant pour un public qui vous respectait, quand il vous respectait, pour le plus ou moins de l'équipage. On se ruinait quelquefois ainsi à se faire moquer de soi, et on ne se disait pas : « Ai-je du plaisir? » On croyait en avoir.

Ce plaisir, qui consistait à s'approprier la vanité, la mollesse, l'intempérance, le libertinage d'une cour corrompue, comme si tous ces vices vous étaient dus, ce plaisir, on ne l'a plus à Paris.

Le bois de Boulogne est devenu un camp. A l'Opéra, on ne donne plus que *la Marseillaise* et *le Chant du Départ*; les loges n'y sont garnies que de dilettanti en costume de garde national ou de mobile, et les femmes ne s'y montrent qu'en toilette de couleur foncée et en robes montantes. Les dames du ballet font relâche, la chorégraphie n'ayant pas encore trouvé son utilité nationale. Comme celle des carlins, la race des petits crevés est une race perdue.

Les cercles sont déserts; le baccarat et le lansquenet sont détrônés par la stratégie, et la carte des environs de Paris a remplacé la dame de pique sur le tapis vert. On n'y écoute plus ce diseur de riens, ce reporter de ruelle qui avait toujours à vous raconter l'anecdote de la veille, où le vice appelait le scandale au secours de la honte. Le bavard a changé

sa gamme, et les incidents de la guerre forment aujourd'hui la trame sur laquelle il brode ses histoires. C'est un mobile, ou le fils du clairon, ou le capitaine un tel, ou mieux le général X, tous gens qui arrivent fraîchement de l'armée, de qui il sait toutes choses. Du combat de ce matin, il connaît tous les incidents, et l'événement, il l'a lu sur le visage de ceux qui gouvernent. Ce débitant de nouvelles n'a pas changé depuis le temps de La Bruyère, et il est encore prêt à répéter à ceux qui l'écoutent : « Pauvre Cassandre! malheureux prince! Voyez ce que c'est que la fortune! car enfin Cassandre était puissant, et il avait avec lui de grandes forces. » C'est toujours le même homme, avec les mêmes défauts; seulement, pendant le siège, son importance s'est faite belliqueuse; avec tout l'autorité d'un chroniqueur bien informé, il vous expliquera la reddition de Metz, il vous tracera l'itinéraire de nos armées de secours, vous dévoilera les plans de Trochu, vous pèsera par kilogrammes et par livres la quantité de bœufs et de moutons qu'il nous reste à dévorer, vous initiera à tous les secrets de la défense, et vous pouvez le croire en tout sur parole, car tout cela il le tient de gens... aussi bavards que lui, et dont il a été le mille et troisième confident.

On ne danse pas plus dans le monde qu'à l'Opéra, et les salons aristocratiques sont rigoureusement fermés, les grandes maîtresses de maison ayant quitté Paris bien avant l'investissement. Qui aurait d'ailleurs le cœur au cotillon quand le canon, la mitrailleuse ou le chasseur sont les seuls instruments auxquels la situation permette de se faire entendre, quand musiciens et danseurs sont à faire le coup de feu, quand jeunes femmes et jeunes filles délaissent le métier à broder pour effiloche, de la charpie ou courir au chevet des blessés? La guerre a banni les frivolités de la vie parisienne, elle a délayé le *charmant* de nos vices dans les sévérités du patriotisme et nous a démontré que nous n'avions pas besoin des indignations du mystique roi Guillaume pour revenir au sérieux de la vie. Paris s'est converti tout seul, et cette grande ville, que les piétistes prussiens confondaient hypocritement avec l'antique Gomorrhe, donnerait à l'heure qu'il est des leçons de vertu à Berlin la Sainte.

Une leçon qu'elle pourrait lui donner entre autres, c'est une leçon de tempérance. Je sais bien que nous sommes un peu forcés de modérer notre sensualité gastronomique et que le rationnement ne tolère qu'à prix d'or les fins soupers à la Maison-d'Or ou chez Bignon; mais je doute fort que, dans une situation pareille, la population de Berlin fit si



CHANVALLON

HISTOIRE D'UN PASSANT SOUS LE CONSULAT ET L'EMPIRE

PAR

CHARLES MONSELET.

EXTRAIT DE L'INTERROGATOIRE DU SIEUR
CHANVALLON

(Suite)

Réponse. — N'ayant rien à lui cacher, je n'eus guère à lui fournir l'occasion de déployer une grande rouerie. J'allais au-devant de ses questions.

Demande. — Et vous, de votre côté, n'essayâtes-vous pas de savoir qui il était?

R. — Si; mais, dès les premiers mots, je vis que ce serait peine inutile.

D. — La ressemblance dont vous parlez aurait dû établir un courant de sympathie entre vous deux.

R. — Ce courant s'est établi, en effet, mais sans déterminer aucune confiance de la part de mon Sosie.

D. — Vous vous y serez mal pris?

R. — Plait-il?

D. — Je veux dire que vous avez manqué d'habileté.

R. — Oh! assurément... Je n'étais pas payé, d'ailleurs, pour être curieux; je venais de traverser une épreuve trop périlleuse.

D. — Au moins, pouvez-vous nous apprendre quelle sorte d'homme c'était, sous le rapport des manières et du langage?

R. — Un homme de la meilleure compagnie et de la plus extrême douceur.

D. — Un noble, vraisemblablement?

R. — Je ne saurais rien affirmer.

D. — Ou peut-être... un prêtre?

R. — A quoi l'aurais-je reconnu?

D. — A mille détails, et, entre autres, à ce ton de douceur que vous avez su remarquer.

R. — C'eût été me hasarder dans la supposition.

D. — Quoi qu'il en soit de vos restrictions, la justice a de fortes présomptions de croire que ce personnage est un prêtre.

R. — Je ne possède ni le coup d'œil exercé de la justice ni ses moyens de vérification.

D. — Quels furent les résultats de ce tête-à-tête de vingt-quatre heures?

R. — Le premier fut la conviction entière que mon gardien acquit de ma bonne foi.

D. — Et le second?

R. — Ce fut la proposition qu'il me fit d'entrer dans la société dont je venais de surprendre, sinon les secrets, du moins l'existence.

D. — Vous acceptâtes... sans répugnance?

R. — Un refus aurait entraîné pour moi les conséquences les plus funestes. J'aurais été placé pour longtemps sous une surveillance au moins incommode. A cette époque, je tenais à la vie... pour des motifs particuliers... Bref, je fis taire mes scrupules. A quelques jours de là, la société ayant été consultée, mon Sosie fut chargé de m'initier.

D. — En quoi consiste cette initiation?

R. — Permettez-moi de me taire à ce sujet.

D. — Pourquoi?

R. — Parce que la première chose qu'on exigea de moi fut naturellement le secret le plus absolu sur ce qui allait m'être révélé.

D. — Quel est le nom de cette société?

Silence de Chanvallon.

D. — Quels sont ses statuts?

Même silence.

D. — Vous persistez à ne pas répondre?

R. — L'honneur me l'ordonne.

D. — Vous placez mal l'honneur. Aucun serment ne peut tenir contre la justice.

R. — Ce n'est pas mon opinion.

D. — Je vais vous prouver que la justice est plus instruite que vous ne semblez le croire. La société à laquelle vous appartenez est une des branches de la société des *Philadelphes*.

R. — C'est possible.

D. — Les *Philadelphes* sont divisés en décuries;

gaie contenance. Par ce temps de siège, comme dirait Henri Heine, aucune fricassée ne nous sourit, aucun vole-au-vent léger ne nous trompe, aucun ragoût ne minaude; plus rien de la coquetterie de ces mille soufflés, étouffés, sautés, fritures, suprêmes piquants, croquettes farcies, soufflés déclamatoires, de ces crèmes sentimentales qui se trouvaient chez les restaurateurs parisiens. Nous en sommes au brouet noir des Spartiates et nous sommes les premiers à en rire. Le rire est l'assaisonnement obligé de tous nos plats et nous n'en digérons pas plus mal. C'est là un approvisionnement inépuisable que M. de Bismark ne nous avait pas porté en compte et avec lequel notre caractère toujours français le forcera bien de compter.

Essayez donc de priver pendant soixante jours les Berlinoises et les Berlinoises de leurs sensibleries pâtisseries, d'amoureux plats aux œufs, de sincères bouillottes aux prunes, de la soupe platonique avec de l'orge, des omelettes avec des pommes et du lard, des vertueuses andouillettes de ménage, du gigot à la groseille, de la choucroute, et vous verrez leur estomac, ordinairement si heureux de digérer tout cela, s'indigner, se révolter et noyer physiologiquement tout l'être dans une teinte de mauvaise humeur et de tristesse. En Allemagne, la sauce ne fera jamais passer le poisson; aussi je ne conseillerais pas à M. de Bismark de faire de sa capitale une ville fortifiée. En cas de siège, et du jour où manqueraient la bière et le jambon de Westphalie avec le pumpernickel, il pourrait bien se faire que la populace de Berlin demandât à boire son sang et à lui manger le foie.

Départ des étrangers. — Sans le bois de Boulogne avec ses lacs, ses équipages, ses grandes et petites dames; sans les cercles où l'hospitalité française comble ses hôtes de toutes ses prévenances; sans l'Opéra et ses danseuses, les cabarets à la mode et leurs succulences gastronomiques; sans tous ces plaisirs de *high-life*, Paris n'avait plus rien qui pût retenir les étrangers. Supporter les dangers et surtout les privations du siège, quand la ville assiégée n'est pas la vôtre, n'est pas du goût de tout le monde. La rupture des négociations relatives à l'armistice rendant possible un bombardement, le rationnement et ses exigences ont donné à réfléchir à ceux qui, sans être Français, étaient retenus dans Paris par l'investissement. Sous peine de mourir d'ennui, d'un éclat de bombe, ou de maigrir jusqu'aux os, il fallait partir. Ils sont partis.

Le 9 novembre, dès le matin, une vraie macédoine

de nationalités: des Anglais, des Autrichiens, des Suisses, des Chinois et des nègres s'acheminaient vers la porte de Charenton où les attendaient un porte-drapeau, un trompette et les aides de camp désignés comme parlementaires.

On s'est mis en route à huit heures. Le ciel gris était plein d'un brouillard froid qui pesait sur les épaules, tellement il était épais et bas. La longue file des voitures, surchargées de bagages, allait au pas: aux avant-postes, les émigrés durent exhiber le laissez-passer magique délivré par le ministre des États-Unis. Quelques-uns qui n'étaient pas en règle eurent à reculer. Au delà de Créteil, 300 ou 400 mètres en arrière du village, la cavalcade a rencontré les Prussiens derrière une barricade construite sur la grande route. L'examen des papiers a commencé. Il a duré trois heures, et les émigrants n'étaient que cent cinquante.

Enfin, lorsque tous les saufs-conduits ont été minutieusement examinés, les étrangers ont franchi la barricade et continué leur route, tandis que l'escorte rentrait à Paris.

Quelques jours après on apprenait, par voie prussienne, que les sujets anglais avaient été arrêtés par des maraudeurs sur la route d'Orléans. Ces maraudeurs étaient-ils Français ou Prussiens? La feuille que M. de Bismark fait imprimer à Versailles ne le disait pas; après tout, il n'est pas bien certain que le fait ait eu lieu puisque c'est le ministre de Guillaume qui l'affirme.

Le village de Suresnes donne à la République les cloches de son église. — Les étrangers avaient cependant un bien magnifique spectacle sous les yeux. « Je doute, comme le disait mardi le général Trochu, qu'en aucun temps et dans l'histoire d'aucun peuple envahi, après la destruction de ses armées, aucune grande cité investie et privée de communications avec le reste du territoire, ait opposé à un désastre en apparence irréparable, de plus vigoureux efforts de résistance morale et matérielle. » Ces Anglais, ces Autrichiens, ces Suisses, ces Chinois et ces nègres qui ont quitté la grande ville ont pu voir l'étroite union du riche et pauvre, fondant leur patriotisme dans un dévouement commun, dans la ferme volonté d'une résistance à outrance. Paris a créé d'immenses travaux devant lesquels s'arrête l'ennemi déconcerté. Mais Paris n'a pas été seul dans sa grande œuvre de défense nationale; il a trouvé dans toute la banlieue la même résolution, le même dévouement à la sainte cause de la patrie. La ville de Saint-Denis a jus-

qu'ici défilé tous les efforts des Prussiens dont elle était le premier objectif. Elle s'est hérissée de barricades pendant que ses trois forts démontaient chaque jour une nouvelle batterie prussienne. Sa garde nationale compte dans ses rangs des hommes qui se signalent chaque jour par leur adresse et leur courage contre les Prussiens. Les citoyens d'Argenteuil sont cités aux remparts comme des modèles d'abnégation et de persévérance. Levallois et plusieurs autres communes ont donné des canons. Suresnes a donné les cloches de son église, les mêmes peut-être qui célébrèrent l'abjuration d'Henri IV après les conférences des chefs catholiques et des archevêques qui eurent lieu dans ce village le 21 avril 1593. Mais comment fera Suresnes, l'an prochain, pour carillonner à toute volée le couronnement de sa rosière, dont, avec Nanterre sa voisine, il a le privilège? Parbleu! il en achètera d'autres une fois les Prussiens partis, ou bien Orléans, par reconnaissance patriotique, lui enverra les canons qu'il vient de prendre aux envahisseurs.

Suresnes n'a pas compté sur une restitution, et c'est de bien grand cœur qu'il a envoyé ses cloches à Paris, où l'usine de M. Molz dans la rue de Rennes est chargée de les convertir en canons pour la défense nationale.

Oui, Paris et ses communes suburbaines serrent leurs rangs autour du drapeau de la République. Toute la population de la Seine forme en ce moment, pour ainsi dire, une chaîne où l'un communique à l'autre la décharge électrique de cette commotion de haine que la Prusse a réveillée en nous. Notre intime union fait notre force, et nous pouvons déjà répéter au vieux Guillaume ces mots de la farce: « Bien que cela craque, cela ne rompra pas; et bien que cela doive rompre, cela ne rompra pas avec toi! »

Saint-Ouen, lui aussi, n'a pas été le dernier à faire des sacrifices à la patrie. Ce village, dont les annales remontent au temps des Mérovingiens, où Clovis II tint ses États et le pape Vitalien un concile, que Necker habita, et qui avait la spécialité des matelottes et des fritures, Saint-Ouen a jeté bas les hauts peupliers et les trembles frémissants de senle, si chère aux canotiers parisiens. Là où s'épanouissaient ses verts taillis et ses allées ombreuses, on voit aujourd'hui une plage nue que recouvre timidement quelque brin d'herbe étouffé. Ces grands arbres gênaient le tir de l'artillerie, et ces arbres ont été abattus. Mais aussi Saint-Ouen a déjà sa réputation militaire. Ses canons ont parlé et fait parler de lui. Les Prussiens connaissent sa batterie de pièces de marine, dont plus d'une fois les obus sont

Vous faites partie de la quatrième décurie, une des plus remuantes et des plus audacieuses. Vous voyez que nous sommes bien renseignés.

R. — Je ne dis pas le contraire.

D. — Vous pouvez cependant espérer d'obtenir l'indulgence de la justice en nommant les chefs de cette quatrième décurie.

R. Je ne les ai jamais connus que par leurs numéros.

D. — Vous avez dû les rencontrer en dehors de vos réunions, dans les bals publics, au Théâtre-Français..., particulièrement les soirs où le premier Consul assiste au spectacle... Et alors, en les reconnaissant, vous n'avez pu résister au désir de demander leurs noms.

R. — Je vous rappellerai que mes fonctions au Théâtre-Français m'obligent à tourner le dos aux spectateurs.

D. — Vos réponses ne sont pas sérieuses. C'est un tort grave dans la situation où vous vous trouvez, et sur laquelle vous vous faites probablement illusion. Sachez que vous êtes fort compromis.

R. — Je ne le crois pas.

D. — Vous allez perdre tout à l'heure de votre assurance. J'arrive au fait du complot d'hier décadi. Étiez-vous informé depuis longtemps de ce complot?

R. — Je n'en ai jamais été informé.

D. Cela paraît bien invraisemblable.

R. — Cela est rigoureusement vrai pourtant. En ces derniers temps, je m'étais peu à peu relâché de mon assiduité aux séances de la société. De là, mon

ignorance de ce qui a pu s'y passer récemment.

D. — Cela sera éclairci.

R. — J'y compte bien.

D. — Comment expliquez-vous votre présence dans les bois de Marly avec les autres conspirateurs?

R. — Pardon, j'y étais en même temps qu'eux, mais je n'étais pas avec eux.

D. — C'est une subtilité.

R. — Fort importante pour moi, s'il vous plaît.

D. — Pourquoi vous étiez-vous dirigé sur ce point plutôt que sur un autre?

R. Vous le savez comme moi.

D. — Nous savons en effet que vous avez été appelé au château de la Malmaison pour une représentation dramatique; mais ce que nous ne savons pas, c'est l'intention qui vous a porté à devancer de plusieurs heures vos camarades du Théâtre-Français.

R. — Intention bien innocente, et qui défie le soupçon: je voulais me promener.

D. — Saviez-vous rencontrer le Premier Consul?

R. — Non.

D. — Mais vous espériez peut-être cette rencontre?

R. — Je n'y pensais pas, et la preuve est la surprise que j'ai manifestée en me voyant accoster par le Premier Consul; lui-même pourrait le certifier.

D. — Il y a des surprises jouées. Vous avez causé avec le Premier Consul?

R. — Pendant une demi-heure environ.

D. — Sur quel sujet?

R. — Sur la littérature, sur les beaux-arts, sur la nature...

D. — Et sans doute aussi sur la politique?

R. — Je ne m'en souviens pas.

D. — Le Premier Consul s'en souviendra peut-être mieux que vous.

R. — Je ne redoute pas ses souvenirs.

D. — Ensuite?

R. — Ensuite, il me consulta sur le chemin qu'il devait prendre pour regagner la Malmaison; je lui en indiquai un par la chaussée de Bougival et la route de la Jonchère.

D. — Pourquoi pas par les hauteurs?

R. — J'obéissais à une préférence personnelle et toute poétique.

D. — N'était-ce pas plutôt que vous aviez l'espoir de conduire par ce chemin le Premier Consul au-devant de vos complices embusqués?

R. — De quels complices et de quelle embuscade voulez-vous parler?

D. — De la plupart des membres de la quatrième décurie des *Philadelphes*.

R. — Étaient-ils donc sur le chemin que j'avais conseillé au Premier Consul?

D. — Non, ils étaient sur le chemin opposé... et c'est une circonstance qui semblerait plaider en votre faveur, si...

R. — Si?

D. — Si ce conseil, tout en attestant un bon mouvement de votre part... une sorte de remords... ne décelait pas une connaissance approfondie des mouvements et des projets de vos complices.



VUE PANORAMIQUE DU BASSIN DE LA SEINE SITUÉ A L'OUEST DE PARIS. — Vue de l'investissement de Paris, de la redoute de Brimborion, figurée au premier plan. — (Dessin de M. H. Clerget.)

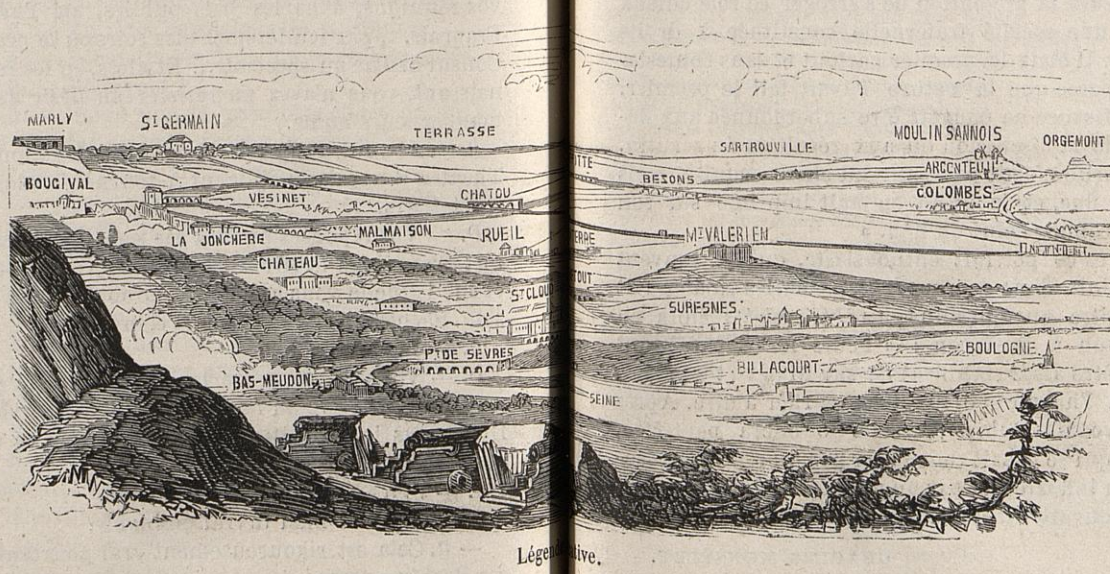
allés les chagriner sur les hauteurs du moulin d'Orgemont. Il y a bien huit kilomètres des collines d'Argenteuil à Saint-Ouen; cela n'empêche pas nos pointeurs d'envoyer leurs boulets dans le petit bois où se blottit l'ennemi, et où l'on dit qu'il exécute les travaux destinés à protéger son passage dans la presqu'île de Gennevilliers.

Destruction de Bondy. — Bondy s'était tiré assez heureusement de l'invasion de 1815, pendant laquelle le roi de Prusse et l'empereur de Russie avaient établi leur quartier-général dans ce village. Celle de 1870 lui aura été plus dure, car c'est à peine si aujourd'hui sept à huit maisons sont encore debout dans cette malheureuse localité. Nos forts de Romainville et de Noisy ont dû se résigner à cette patriotique destruction, car Bondy était devenu un véritable nid à Prussiens. L'église a souffert beaucoup, son clocher était le point de mire de nos ar-

tilleurs. Un obus a brisé la chaîne de la cloche, qui a volé en éclats et qui a été en partie fondue. L'escalier qui conduisait à l'orgue a été emporté, la sacristie effondrée. Les maraudeurs sont venus après la mitraille et ont fureté les armoires, où l'on ne voit plus que soutanes, surplis et étoles déchiquetés, missels déchirés, tableaux brisés. Le maître-autel et le chœur ont été incendiés, et il ne reste plus que les trois murs qui formaient la nef.

Les quelques maisons qui n'ont eu que des éclaboussures sont occupées par nos francs-tireurs, qui ont accumulé là tous les matelas des habitations détruites.

Une barricade a été élevée à l'extrémité du village. C'est notre ligne frontière de ce côté de Paris. Cette barricade est flanquée d'une maisonnette à deux étages coupée perpendiculairement par les obus. Par la brèche longitudinale on voit appliqué sur le mur intérieur un doux paysage, un tableau riant dont le calme fait un contraste étrange avec



le spectacle de désolation qu'on a sous les yeux.

A un demi-kilomètre de la barricade se dresse la maison grise, le premier poste ennemi. Cette maison était primitivement blanche comme toute honnête maison; mais les Prussiens, qui sont gens de précaution, l'ont badigeonnée en gris pour que le ton des murs se perdît dans les teintes indécises du brouillard, de l'aube et du crépuscule. Ils ont cru enlever ainsi à nos pointeurs un point de mire trop facile.

Bondy, situé entre la ligne du chemin de fer de Strasbourg et la route de Metz, que suit parallèlement en cet endroit le canal de l'Ourocq, est une position importante qui commande l'entrée de la forêt qui porte son nom et dans laquelle sont blottis les Saxons. En avant du village se trouve le pont qui traverse le canal et qui relie cette localité à la route menant à Saint-Denis. Le parc du Raincy et Montfermeil sont en arrière, occupés par l'armée allemande, qui a massé là une grosse partie de ses

forces. Il ne serait pas étonnant qu'un de ces jours Bondy ne fût choisi comme première étape d'une opération importante.

Panorama de la rive droite de la Seine. — Un autre champ de bataille probable est celui que nous met sous les yeux le consciencieux et pittoresque panorama que nous publions et qu'a dessiné l'habile crayon de M. Clerget, un artiste pour lequel la topographie n'a plus de secrets. La vue est prise des hauteurs qui dominent Saint-Cloud et qui s'élèvent en face de nos redoutes du Point-du-Jour. Cette position était trop précieuse pour que les Prussiens ne s'en emparassent pas dès les premiers jours de l'investissement. Sur le point culminant, ils ont essayé d'établir leurs premières batteries destinées à battre le côté ouest de nos défenses, reconnu un des plus faibles, mais qui est devenu aujourd'hui un des moins accessibles. Ils ont tenté de s'établir

à la lanterne de Démosthènes et au château de Saint-Cloud. On sait comment ils en ont été délogés. N'ayant pu se maintenir sur le plateau de Montretout, ils ont travaillé à élever une batterie à Brimborion, où le tir des canonniers ne les laisse pas tranquilles.

La batterie de Brimborion, d'où notre dessinateur a pris son point de vue et dont on me montrait encore dimanche la menaçante position à la redoute du 63^e secteur, est bien endommagée à l'heure qu'il est. Dès lundi matin, à quatre heures, le Mont-Valérien et les remparts du Point-du-Jour l'ont canonnée pendant plusieurs heures. Sur elle et Montretout les obus pleuvaient dru comme grêle, et, en éclatant, soulevaient des nuages de terre qui, mêlés à la fumée des projectiles en explosion, donnaient à ces hauteurs la physionomie d'un petit volcan en éruption. Le feu a continué jusqu'à neuf heures un quart et n'a été suspendu qu'au moment où l'ennemi a arboré le drapeau parlementaire. Il a repris à deux heures, sans que les Prussiens aient répondu par un seul coup de canon.

Des hauteurs de Brimborion, bien reconnaissables aux deux maisons blanches qui couronnent le mamelon, on a devant soi le magnifique panorama que M. Clerget a dessiné pour nous. A ses pieds la Seine, avec les îles Séguin, de Billancourt et Saint-Germain, Boulogne, le Bois et le Point-du-Jour. En suivant le cours du fleuve, l'œil rencontre Saint-Cloud, Meudon et le pont de Sèvres, le plateau de Montretout et le Mont-Valérien, au pied duquel se groupent les villages de Rueil et de Nanterre. Sur les collines qui flanquent les bords de l'eau du côté de la presqu'île, sont bâtis les villages de Suresnes, Puteaux, Courbevoie. A Colombes vient finir la série de ces mamelons sur lesquels sont établis les nouveaux travaux de défense qui relient le Mont-Valérien à la redoute improvisée de Gennevilliers. Vis-à-vis Colombes et de l'autre côté de la Seine, qui, après avoir touché à Saint-Denis, revient sur elle-même, Argenteuil et Bezons s'accroupissent au pied de leurs collines, que surmontent les hauteurs de Sannois et du moulin d'Orgemont coupés par la tranchée du chemin de fer d'Argenteuil. Dans cette presqu'île dite de Gennevilliers courent quatre lignes de railway qui se soudent à la ligne de l'Ouest : celle de Versailles, celle de Saint-Germain, celle de Rouen et celle qui, à Sannois, s'embranchent sur la ligne du Nord. Les routes nationales de Pontoise et de Cherbourg coupent également cette presqu'île, qui semble placée au nord de Paris pour former un très-beau champ de bataille dominé par les buttes Montmartre.

De Brimborion, la vue court à gauche jusqu'à Saint-Germain, Marly, au bas desquels elle remarque le Pecq, le Vesinet et Chatou enclavés par le coude que la Seine fait en cet endroit. Elle s'étend jusqu'à Sartrouville et Maisons-Laffitte. En deçà du fleuve et au delà des bois de Saint-Cloud, en revenant au point de départ, on découvre les lieux auprès desquels s'est livré le combat du 21 octobre : Bougival, Croissy avec son île, Rueil, la Malmaison, la Jorchère, le château de Buzanval, la ferme de la Fouilleuse. Tout porte à croire que si, un de ces jours, on fait une pointe pour menacer Versailles et couper la route de cette ville à Saint-Germain, ces mamelons boisés, qui touchent au parc de Saint-Cloud par la Porte Jaune, seront encore une fois témoins de nos luttes contre les positions prussiennes créchées dans les fourrés et les taillis. Il sera facile à nos lecteurs de suivre, sur le plan à vol d'oiseau que nous publions, les mouvements de notre jeune armée parisienne, dont le premier succès du général Aurelle de Paladine, à Orléans, a surexcité la patriotique émulation.

Le ravitaillement de Paris. — Nos derniers bœufs et nos derniers moutons. — Les Légumes. — Dans son *Memorandum*, qu'il a rédigé avec son habileté ordinaire et qu'avec empressement il a envoyé aux puissances, M. de Bismark objecte que le ravitaillement de Paris est impossible pendant un armistice, attendu que le territoire occupé par les Prussiens est ravagé à vingt lieues à la ronde.

Ici, comme toujours, le grand chancelier du roi de Prusse jongle avec la vérité. Il est coutumier du fait et son procédé nous est assez connu pour que nous ne nous emportions pas jusqu'à l'indignation. Il est plus simple de lui prouver qu'il s'est trompé... sciemment.

Ce n'est pas de sa banlieue que Paris tire ses approvisionnements ordinaires. Pour ses bœufs, il met à contribution le Calvados, le Maine-et-Loire, l'Orne, la Vendée, la Nièvre, la Haute-Vienne, la Charente, la Sarthe, la Dordogne, la Charente-Inférieure, la Creuse, l'Allier, la Côte-d'Or et le Cher.

Les veaux sont fournis principalement par l'Eure-et-Loir, le Loiret, l'Eure, la Seine-Inférieure.

Les moutons viennent du Cher, du Loiret, de l'Indre, des Deux-Sèvres, de Maine-et-Loire, du Nord, de la Haute-Vienne, de la Somme, de l'Aube et de la Vienne.

Or, toutes ces contrées qui approvisionnent la ca-

pitale ne sont pas au pouvoir des Prussiens, grâce à Dieu ! Rien n'aurait été plus facile que de faire arriver à Paris, et vite, de quoi l'alimenter pendant les vingt-cinq jours de l'armistice.

Le raisonnement de M. de Bismark est donc spécieux, et quoi qu'il en dise, nos sources d'alimentation ne sont pas encore taries par la rapacité de ses armées. Nous lui prouverons probablement sous peu qu'en moins de quinze jours Paris peut reprendre sa consommation habituelle de rosbifs et de côtelettes.

Nous pouvons encore attendre. La réquisition des bêtes à cornes enfermées dans Paris, exécutée ces jours derniers, a donné des résultats inattendus. Avec le mode actuel de rationnement, nous avons pour dix jours de bœufs et de moutons.

En viande de cheval, qui est d'un sixième plus nourrissante que celle du bœuf, et à laquelle tout le monde s'est vigoureusement habitué, nous sommes riches. Au moment de l'investissement, il y avait dans Paris plus de cent mille chevaux. L'hippophagie ou l'équarrissage en ont abattu jusques aujourd'hui 30,000. Il en reste donc 70,000, dont il faut défalquer 30,000 pour l'armée et autres services indispensables.

L'alimentation peut donc disposer de 40,000 chevaux, qui donnent dix millions de kilog. de viande, ce qui, à raison de 50 grammes par jour et par habitant, nous assure trois mois de nourriture fraîche et substantielle.

Si, après trois mois, les Prussiens continuent encore à nous couper les vivres, nous attaquerons les viandes salées, dont les approvisionnements sont des plus considérables. C'est là la poire qui doit amener la soif. Elle peut venir, car notre stock de vin est inépuisable, et la Seine coule toujours.

Maintenant que le maraudage est à peu près supprimé dans la banlieue, et que notre ligne de défense s'étend tous les jours un peu plus, il sera facile à nos maraichers de poursuivre et de reprendre la culture de leurs jardins. La zone est assez vaste tout autour de la grande ville pour que les choux et les salades trouvent une place où reposer leurs racines. Les légumes sont d'une nécessité absolue comme accompagnement hygiénique dans une alimentation composée de viandes salées. Nous ne sommes pas arrivés aux salaisons, et les épinards ont le temps de lever. D'ailleurs, quoique le chou-fleur se vende trois francs la pomme, il y a encore ample provision de végétaux, et la terre est là qui en produit de nouveaux.

Quelques jours après le 4 septembre, le général russe Tottleben, raconte-t-on, visita avec le général

R. — Encore?... Je ne serai jamais le complice des assassins!

D. — Je n'ai pas prononcé le mot d'assassin; j'y répugne. Peut-être ne s'agissait-il que d'un enlèvement à main armée, d'une simple séquestration. Dans ce cas, quoi d'étonnant à ce que vous vous fussiez trouvé dans la confiance de cette mesure?

R. — Et quoi d'étonnant aussi, n'est-ce pas, à ce que j'eusse déjoué les projets que l'on m'aurait confiés ou que j'aurais surpris? C'est là ce que vous voulez dire?

D. — A peu près.

R. — Dans ce cas, vous auriez mauvaise grâce à me faire un grief de ma trahison.

D. — Loin de nous cette pensée!

R. — Alors, que souhaitez-vous de plus?

D. — Vous voir sortir résolument de la fausse situation où vous êtes engagé et vous amener à une confession complète.

R. — Je vous ai dit les raisons qui s'y opposaient.

D. — Il faut pourtant vous décider à être de notre côté ou du côté des *Philadelphes*.

R. — Permettez-moi, pour la première fois, de vous adresser à mon tour deux questions.

D. — Faites.

R. — Ai-je, oui ou non, volontairement ou involontairement, préservé le Premier Consul d'un danger?

D. — Oui, certes.

R. — Ai-je, de la sorte, rendu un service éminent à l'État?

D. — Sans contredit.

R. — Eh bien! remerciez-moi, et ne m'en demandez pas davantage.

D. — C'est votre dernier mot?

R. — Le premier et le dernier.

D. — Prenez garde! la justice ne se contente pas de demi-aveux; elle saura vous forcer à parler.

R. — Erreur!

D. — Eh bien! elle saura vous punir.

R. — C'est autre chose. Je sais que là où finit la justice commence la vengeance.

D. — On va vous ramener en prison. Là, vous réfléchirez.

R. — Je réfléchirai en effet, mais pas comme vous l'entendez.

D. — D'ici à quelques jours, vous serez confronté avec les autres prévenus.

VIII

Les conspirations contre Napoléon ont été nombreuses, ou, pour mieux dire, permanentes. Le comte Rœderer, dans ses Mémoires, a dressé une liste de celles qui se sont produites seulement sous le Consulat. L'affaire dont il est question ici y est résumée en ces deux lignes : « A l'époque du retour d'Italie, projet de le tuer avec une espingole sur le chemin de la Malmaison. »

Les sociétés secrètes, léguées par la République, loin de se démembrer, s'étaient reconstituées plus étroitement et affermies contre une tyrannie naissante. Une de ces sociétés les plus puissantes fut celle des *Philadelphes*, qui devait se fondre plus tard dans la Charbonnerie. Les *Philadelphes* avaient

des relations à tous les étages de la société, dans tous les départements, à l'étranger même.

Charles Nodier a écrit sommairement leur histoire. « La direction politique donnée aux *Philadelphes*, dit-il, parut de Besançon; leur principal organisateur fut Jacques-Joseph Oudet. Nul homme n'a jamais réuni à un plus haut degré, ni chez les anciens, ni chez les modernes, les qualités supérieures qui font le chef de parti. Nul homme n'a repoussé avec plus d'ingénuité ou dissimulé avec plus d'art la prétention de s'arroger ce rôle odieux dans une société fraternelle constituée à droits égaux. Il était le premier partout et sans contestation, parce que la nature l'avait fait le premier. Sa puissance ne pouvait être subordonnée aux débats de la discussion ou aux résultats du scrutin. L'autorité n'était pas pour lui chose acquise, mais chose due, et le sceau en était imprimé sur son front comme celui du lion. »

Après ce portrait enthousiaste, qu'il a souvent reproduit dans ses ouvrages, Charles Nodier fait connaître quelques-uns des *Philadelphes* alors en garnison à Besançon : « Leurs noms paraîtront peut-être assez significatifs; sur Malet et sur Lahorie, l'histoire ne me laissera rien à dire. Après eux venait Dulong, qu'elle oubliera peut-être, mais qui se faisait remarquer par un esprit de résolution inflexible et par une intrépidité stoïque dont on pouvait attendre les plus grandes choses.

CHARLES MONSELET.

(La suite au prochain numéro.)

Trochu nos forts, nos remparts, tout notre système de défense. Quand on eut tout vu, le défenseur de Sébastopol demanda :

— Et après ?

— Après ? mais c'est tout.

— En ce cas... vous en avez pour quarante-huit heures.

Et le général Toileben s'y connaît.

On a si bien et tant fait depuis lors que Paris est une place presque imprenable, et que ce que le gouverneur de Paris regardait alors comme une *héroïque folie* : la défense de Paris, est devenu une possibilité mathématique.

M. de Bismark, qui veut nous prendre par la famine, a pensé aussi que Paris avait pour quarante-huit heures de vivres. Voilà soixante jours que nous tenons, nos estomacs n'ont pas encore souffert, et ils voient devant eux des provisions pour plus de trois mois.

Le grand ministre disait bien que les Parisiens étaient des fous, mais il oubliait d'ajouter des fous héroïques.

Ne nous ayant vus que sous l'empire, il nous a mal jugés. La suite lui apprendra qu'avec les Français, il faut compter sur nos qualités comme sur nos défauts.

MAXIME VAUVERT.

PAROLES DANS L'ÉPREUVE

Les hommes d'aujourd'hui qui sont nés quand naissait
Ce siècle, et quand son aile effrayante poussait,
Ou qui, quatre-vingt-neuf dorant leur blonde enfance,
Ont vu la rude attaque et la fière défense,
Et pour musique ont eu les noirs canons béants,
Et pour jeux de grimper aux genoux des géants;
Ces enfants qui jadis, traînant des cimetières,
Ont vu partir, chantant, les pâles volontaires,
Et connu des vivants à qui Danton parlait,
Ces hommes ont sucé l'audace avec le lait.
La Révolution, leur tendant sa mamelle,
Leur fit boire une vie où la tombe se mêle,
Et, stoïque, leur mit dans les veines un sang
Qui, lorsqu'il faut sortir et couler, y consent.

Ils tiennent de l'austère et tragique nourrice
L'amour de la blessure et de la cicatrice,
Et, pour trembler, pour fuir, pour suivre qui fuirait,
L'impossibilité de plier le jarret.
Ils pensent que faiblir est chose abominable,
Que l'homme est au devoir, et qu'il est convenable
Que ceux à qui Dieu fit l'honneur de les choisir
Pour vivre dans un temps de risque et de désir,
Marchent, et courant droit au but qui les réclame,
Désapprennent les pas en arrière à leur âme.
Ils veulent le progrès durement acheté,
Ne tiennent en réserve aucune lâcheté,
Jettent aux profondeurs leurs jours, leur cœur, leur joie,
Ne se rétractent point parce qu'un gouffre aboie,
Vont toujours en avant et toujours devant eux;
Ils ne sont pas prudents de peur d'être honteux,
Et disent que le pont où l'on se précipite,
Hardi pour l'abordage, est lâche pour la fuite.

Soi-même se scruter d'un regard inclément
Être abnégation, martyre, dévouement,
Bouclier pour le faible et pour le destin cible,
Aller, ne se garder aucun retour possible,
Ne jamais se servir, pour s'évader d'en haut,
Pour fuir, de ce qui sert pour monter à l'assaut,
Telle est la loi; la loi du devoir, du Calvaire,
Qui sourit aux vaillants avec son front sévère.
Peuple, homme, esprit humain, avance à pas altiers!
Parmi tous les écueils et dans tous les sentiers,
Dans la société, dans l'art, dans la morale,
Partout où respire la lueur aurorale,
Sans jamais l'arrêter, sans hésiter jamais;
Des fanges aux clartés, des gouffres aux sommets,
Va! la création, cette usine, ce temple,
Cette marche en avant de tout, donne l'exemple!
L'heure est un marcheur calme et providentiel;
Les fleuves vont aux mers, les oiseaux vont au ciel;
L'arbre ne rentre pas dans la terre profonde
Parce que le vent souffle et que l'orage gronde;
Homme, va! Reculer, c'est devant le ciel bleu
La grande trahison que tu peux faire à Dieu.

Nous donc, fils de ce siècle aux vastes entreprises,
Nous qu'emplit le frisson des formidables brises,
Et dont l'ouragan sombre agite les cheveux,
Poussés vers l'idéal par nos maux, par nos vœux,
Nous désirons qu'on ait présent à la mémoire
Que nos pères étaient des conquérants de gloire,
Des chercheurs d'horizon, des gagnés d'avenir;
Des amants du péril que savait retenir
Aux âpres voluptés de ses baisers farouches
La grande mort, posant son rire sur leurs bouches;
Qu'ils étaient les soldats qui n'ont pas déserté,

Les hôtes rugissants de l'ancre Liberté,
Les titans, les lutteurs aux gigantesques tailles,
Les fauves promeneurs rôdant dans les batailles!
Nous sommes les petits de ces grands lions-là.
Leur trace sur leurs pas toujours nous appela;
Nous courons; la souffrance est par nous saluée;
Nous voyons devant nous, là-bas dans la nuée,
L'âpre avenir à pic, lointain, redouté, do! x;
Nous nous sentons perdus pour nous, gagnés pour tous;
Nous arrivons au bord du passage terrible;
Le précipice est là, sourd, obscur, morne, horrible;
L'épreuve à l'autre bord nous attend; nous allons,
Nous ne regardons pas derrière nos talons;
Pâles, nous atteignons l'escarpement sublime,
Et nous poussons du pied la planche dans l'abîme.

VICTOR HUGO.

MORT DU COMMANDANT BAROCHE

« Monsieur le Directeur,

« Permettez à un ancien officier du 12^e bataillon de la garde mobile de la Seine de rectifier quelques inexactitudes dans le récit qu'on a fait de la mort du commandant Baroche. M. Baroche était à la tête, non du 14^e bataillon de la Seine, comme l'ont répété la plupart des journaux, mais du 12^e (correspondant au 14^e arrondissement de Paris). Le bataillon, dont il n'est guère question dans le compte rendu de l'affaire, a perdu 225 hommes, et sur 20 officiers présents au lieu du combat, 10, dont le commandant, tués, 6 blessés et prisonniers, et 3 autres prisonniers seulement.

« Le médecin a été également retenu par les Prussiens. Lorsque le bataillon fut près d'être cerné, M. Baroche invita ses officiers à battre en retraite, disant que, pour sa part, il ne voulait pas reculer. C'est en vain que ses officiers voulurent l'emmener; ils furent obligés de le laisser seul avec neuf hommes, un sergent et un sous-lieutenant, qui refusèrent de quitter leur chef. M. Baroche s'avança le premier vers l'ennemi, qui croyait sans doute qu'il voulait se rendre; à vingt pas des Prussiens, il s'arrêta, prit son revolver, et comme il était homme du monde autant que brave soldat, il se retourna, salua ses compagnons et leur dit de se retirer, car il en était temps encore; puis il fit encore deux ou trois pas en avant, tira sur les Prussiens cinq coups de revolver, et fut atteint par une effroyable décharge avant d'avoir pu tirer le sixième. De ses onze compagnons, trois seulement tombèrent, les autres purent s'échapper. Presque tous les Prussiens avaient visé le commandant.

« Il m'a semblé, monsieur le directeur, qu'une semblable mort valait mieux que le banal fait divers qui lui est consacré dans la plupart des journaux. M. Baroche était un homme de cœur et de grande intelligence; il n'avait pas hésité à quitter sa famille, ses amis, ses grandes usines, ses belles propriétés, pour offrir ses services à son pays, dont il prévoyait les malheurs, pendant la quinzaine qui précéda les élections des officiers de la mobile.

« M. Baroche, avec qui j'eus l'honneur d'avoir une conversation de deux heures huit jours avant sa mort, me demandait des nouvelles de Paris, en disant spirituellement que Saint-Denis était la province, notre seule province maintenant! N'oublions donc pas, monsieur le directeur, ce qui se passe en province, en consacrant quelques lignes à la mort de M. Baroche.

« Agréez, etc.

« E. VUARNIER. »

(Le Gaulois.)

LES MÉMOIRES DE LA RÉPUBLIQUE

II

BARÈRE

L'ancien membre du comité de salut public est trop connu pour que j'aie à préciser sa personnalité. Je me contenterai de dire que ses *Mémoires* ont été publiés de 1842 à 1844 par les soins de MM. Carnot et David d'Angers. Leur authenticité ne peut faire l'objet d'aucun doute. Il les avait écrits pen-

dant son exil en Belgique, et il avait lui-même choisi M. Carnot pour éditeur, dans une visite faite par celui-ci en 1836, à Tarbes. Craignant qu'ils ne fussent détruits par ses héritiers, et tenant cependant à ce que leur publication fût faite seulement après sa mort, Barère avait en même temps eu soin de les mettre dans un lieu sûr dont les intéressés connaissaient seuls l'existence.

Les passages que je lui emprunterai sont d'un genre plus grave, mais ils offrent non moins d'intérêt que d'autres.

Les États-Unis d'Europe.

La première idée des États-Unis d'Europe est due à un agent anglais nommé Vaughan, que le comité de salut public avait éloigné de Paris comme espion de Pitt. Une lettre qu'il avait écrite de Genève à Robespierre, fut interceptée et lue. Bien que son destinataire n'y fût pas compromis sérieusement, Barère et ses collègues en firent le texte de leurs accusations de dictature. Barère donne ce texte afin, dit-il, que les sectateurs fanatiques et trop crédules de Robespierre connaissent la nature de ses relations politiques avec l'étranger ainsi que les projets artificieux du gouvernement anglais.

Malgré mon respect pour la perspicacité de Barère et mon scepticisme complet à l'égard de la bienveillance anglaise, je ne vois dans la lettre de Vaughan que le plan personnel et désintéressé d'une idée qui a certainement sa valeur. Dans tous les cas, il est bon à donner tel qu'il est, avec ses anglicismes souvent peu intelligibles.

Copie textuelle de la lettre de B. Vaughan à Robespierre

« Citoyen,

« L'homme vraiment grand n'a pas besoin qu'on le dit grand. Il le sait, et il le reconnaît quand on le traite en grand. Je vais donc vous parler des grandes choses avec de la simplicité.

« Quand l'eau passe une certaine profondeur, la vue ne se distingue pas; et quand l'appareil pour la félicité passe de certaines bornes, la félicité ne s'augmente pas avec l'appareil. Après un certain point, tout réside dans l'âme, et pas dans les choses. La France a donc assez de la territoire pour défense au dehors, et assez de la territoire pour profiter de la concurrence des volontés de plusieurs en dedans. — Sa gloire même ne dépend pas de son étendue; car Sparte et Genève ne se sont rendus renommés ni par leur nombre d'arpens, ou leur nombre d'individus. L'âme, la sagesse, la probité, la bienfaisance, voilà les principes de la gloire qui percent le plus; et Plato, Newton et Rousseau sont aussi bien ou mieux connus de nous à l'âge de 21, qu'Alexandre et César, qui doivent leur renommée plus aux grands traits de leurs caractères qu'à leurs conquêtes.

« Pourquoi donc ne pas proposer, de la part de la France,

« Aux sept provinces des Hollandais, aux dix provinces des Autrichiens, à Liège,

« Aux électors ecclésiastiques sur le Rhin, et à tous les autres pays enclavés entre le Rhin et la France :

« Que s'ils veulent profiter promptement de l'occasion, la France les aidera de devenir un gouvernement fédératif, sous un congrès, sauf à eux à s'amalgamer ou non après, l'un avec l'autre, pour leurs gouvernements particuliers; pourvu toujours que tout mâle d'une âge convenable aura le droit de voter pour le choix du gouvernement, et particulier et fédératif; c'est-à-dire sans rejeter les sans-culottes de l'un côté, ni les privilégiés de l'autre, tous étant hommes. Dans ce pays-là, il faut commencer; l'universalité des voix est un bon principe; et l'exclusion des privilégiés ne fera, comme auparavant, que des tumultes. Un gouvernement à trois quarts libre, deviendra bientôt libre tout à fait, dans cet âge d'avancement, comme a prouvé la France.

« L'à-propos d'un tel fédératif peut mettre de votre côté une masse de huit ou neuf millions d'hommes, qui d'eux-mêmes feront conquête de leur pays contre les coalisés, sans faisant payer les

frais à la France. La France tirera de là la gloire, l'économie, la paix dans le moment, un rempart dans le futur, et donnera le modèle de l'émancipation de l'Allemagne, c'est-à-dire du monde. — Pour savoir le bon de ce projet, il faut considérer le mal qu'il renferme, et le comparer avec d'autres projets.

« Si se trouve que je ne vous dégoûte pas, je prendrai de temps en temps la liberté de vous écrire, par le canal de vos ministres. Je puis me tromper et sur les objets et sur les moyens; mais je ne puis pas me tromper en me persuadant que des mesures nobles et fortes brièvement proposées ne vous déplairont, quoique vous les auriez devancées par des meilleurs.

« J'ai donné assez de preuves que je puis garder le secret, car me voilà à quarante-quatre, presque inconnu, quoique toujours mêlé dans des grandes choses avec des grands hommes.

« Salut et fraternité.

« Genève, 26 messidor an II.

« Signé, Benj. VAUGHAN. »

Mot de Robespierre sur Saint-Just. — Avis de Saint-Just à Robespierre.

« Depuis son retour de Fleurus, Saint-Just était



Le commandant Baroche, du 12^e bataillon de la mobile de la Seine, mort au combat du Bourget.

resté quelque temps à Paris, quoique sa mission de représentant près des armées de Sambre-et-Meuse et de Rhin-et-Moselle ne fût pas terminée. La campagne ne faisait que de commencer; mais il avait quelques projets en vue, et il demeura au Comité, ou plutôt dans son bureau, où il était toujours concentré et pensif. Robespierre, en parlant de lui au Comité, disait familièrement, et comme on parle d'un de ses intimes amis: « Saint-Just est taciturne et observateur; mais j'ai remarqué, quant à son physique, qu'il a beaucoup de ressemblance avec Charles IX. » Cela flattait peu Saint-Just, qui était plus profond et plus capable de révolutionner que ne l'était Robespierre. Un jour que celui-ci se mettait en colère, au sujet de quelques dispositions législatives ou décrets qui ne lui convenaient point, Saint-Just lui dit: « Calme-toi donc, l'empire est au flegmatique. »

Le bourgeois parisien qui veut absolument être noble et banni de Paris.

« Au milieu de dispositions sévères prises contre les nobles, il se passa dans mon audience, rue Saint-Honoré, hôtel de Savalette, une scène que les auteurs comiques auraient pu revendiquer. Un bon Parisien du Marais, fils d'un échevin de la ville de Paris



Les cloches de Suresnes sont transportées à la fonderie Molz, pour servir à la fonte des canons.

vint me consulter pour savoir s'il devait quitter la capitale et aller se placer en surveillance à Passy. Je lui répondis que sa noblesse n'était pas cette noblesse féodale qui avait tout perdu à la Révolution, et sur qui tombaient les soupçons du législateur. Mais le bourgeois du Marais insiste pour être compris dans la loi. J'insiste à mon tour pour qu'il reste à Paris avec sa famille, en lui répétant que sa noblesse toute moderne n'est pas le moins du monde menacée. Alors le fils de l'échevin de Paris se fâche devant une assemblée assez nombreuse; il parle haut; il dit qu'il est aussi noble que tout autre noble de France; que l'échevinage donne une noblesse reconnue et transmissible. Dans l'intention de le calmer, et feignant d'adopter la légitimité de son or-



LA DÉFENSE. — Campements rustiques de nos artilleurs au bois de Boulogne.

gueil aristocratique assez intempestif, j'offre de lui donner une réquisition comme noble et lettré autorisé à rester à Paris. — « Non, monsieur, reprend-il, je ne suis point homme de lettres. Je suis fils d'un échevin de la ville de Paris, je dois sortir, et je sortirai d'après la loi. » Il se retira fort en courroux.

LES ARTS SOUS LA RÉPUBLIQUE

La République se préoccupa plus des beaux-arts qu'on ne le croit généralement. Barère nous donne à ce sujet de curieux détails. Il y place le plus bel éloge des artistes qu'il jamais prononcé homme politique. « C'est ainsi qu'il fut arrêté par le Comité que le côté du Louvre parallèle au Muséum de peinture et de sculpture serait élevé aux frais de la République, pendant



Destruction du pont du canal de l'Ourcq, à Bondy.



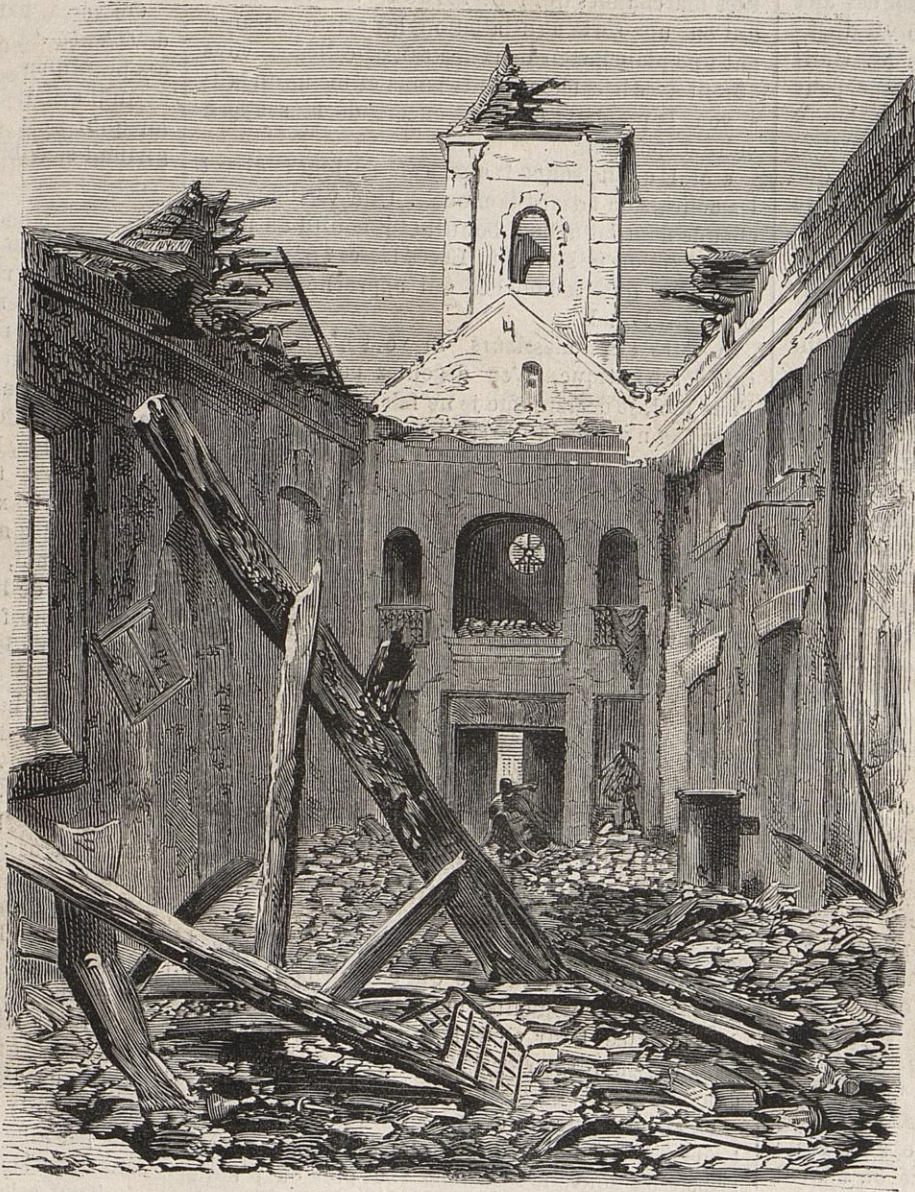
La Maison-Blanche devenue la Maison-Grise en avant de Bondy.

je temps des assignats, afin d'y placer les tableaux dans une galerie ouverte par la toiture vitrée, et de transporter la Bibliothèque nationale de la rue Richelieu dans la galerie qui longe la Seine. Le terrain de la Bibliothèque devait servir à faire une grande place, depuis la rue Richelieu jusqu'à la rue Vivienne, devant la salle (du théâtre des Arts (l'Opéra), avec deux belles fontaines et une galerie circulaire pour les piétons.

« C'est aussi d'après ces arrêtés que je fis apporter de Marly les deux chevaux de marbre qui furent placés à l'entrée de la grande avenue des Champs-Élysées. Il devait en être de même des statues destinées à être posées sur les deux grandes portes latérales des Tuileries vers le Pont-Royal et vers la rue Saint-Honoré. Des fondements immenses furent jetés; ils sont à fleur de terre, et n'ont pas été utilisés pour leur destination première; on y a posé des grilles.

« On peut consulter encore la collection imprimée des arrêtés du Comité de salut public, que j'ai fait rendre sur plusieurs rapports de David et de Fourcroy, ainsi que sur mes rapports particuliers, pour élever des monuments publics, utiliser des œuvres d'art menacées de destruction, honorer les arts et faire travailler les artistes.

« Je savais que Houdon, sculpteur célèbre, n'avait plus de travail, que sa fortune et son atelier languissaient. J'allai visiter ses travaux. Je trouvai parmi ceux que



État de l'église de Bondy depuis le bombardement.

la Révolution ne lui permettait pas d'achever une belle statue de marbre d'Italie, représentant sainte Eustochie; elle était destinée pour une chapelle latérale de l'église des Invalides. Finissez cette statue, lui dis-je, donnez-lui quelques attributs analogues à la liberté, et le Comité vous la fera payer de suite pour la mettre dans la première salle qui précède celle de la Convention. Houdon riait de mon projet; cependant il l'exécuta, fut payé, et fit placer cette statue dans la salle indiquée, qui est nommée la salle de la Liberté. Houdon est vivant, il peut attester le fait.

« C'est moi qui fis placer dans le palais des Tuileries ces statues consulaires en pied qui sont sous les arcades, près du pavillon de l'Horloge, du côté du jardin, ainsi que ces bustes grecs et romains qui ornent les deux faces de l'édifice. Je les fis prendre dans le magnifique jardin de M. d'Orset, émigré, au faubourg Saint-Germain.

« C'est moi qui fis augmenter les diverses bibliothèques d'une foule de livres de choix parmi ceux qui étaient compris sous le nom de biens nationaux. C'est moi qui fis conserver les livres de la Bibliothèque nationale, dont un décret ultra-révolutionnaire voulait faire arracher les belles reliures, sous prétexte qu'il s'y trouvait des armes des rois de France et des fleurs de lis.

« Sur la demande des artistes de l'Opéra, qui, à la Porte-Saint-Martin, étaient ruinés par le défaut de spectateurs, dans ce temps où il



ENVIRONS DE PARIS. — La grande barricade de Bondy à 700 mètres de l'ennemi. — (Dessins de M. Lafosse.)

n'y avait plus ni luxe ni voitures, c'est moi qui fis transférer ce magnifique spectacle, sous le nom de *théâtre des Arts*, dans la salle que venait de faire construire M^{me} Montansier, sur le terrain de l'hôtel et du jardin de Louvois. Le comité fit estimer, de concert avec elle, son théâtre et les indemnités qui lui étaient dues. On lui assigna, à des termes fixes, le paiement de 4,000,000; je lui en fis payer un à-compte, et y établis, en 1794, l'Opéra, qui, sans cet arrêté du comité, allait être dissous. Les acteurs passaient sur d'autres théâtres ou en Angleterre, et la France perdait une grande école pour les arts.

« Les temps orageux de la révolution et la grande quantité d'assignats nuisaient d'ailleurs aux recettes de tous les grands théâtres. Je fus aussi obligé de faire venir le comité au secours du théâtre Feydeau, du théâtre de la République ou Richelieu, et du théâtre du faubourg Saint-Germain, connu sous le nom de Théâtre-Français. Soixante mille francs furent donnés en deux époques aux sociétaires de Feydeau, et à la direction du théâtre de la rue Richelieu, qu'avait alors M. Gaillard. Nous en avions fait bien davantage pour le Grand-Opéra. Quant au théâtre du faubourg Saint-Germain, nous dûmes, selon toute justice, indemniser les acteurs de M^{me} Montansier, que nous avions privés de la grande salle de l'Opéra actuel.

« Quand je suis revenu de ma proscription, je n'ai trouvé de la reconnaissance que parmi les artistes et les sociétaires de Feydeau, de l'Opéra, des Variétés, et parmi les acteurs du Vaudeville, pour lequel le comité avait fait peu de chose. J'avais cependant rendu bien des services à un grand nombre d'individus à Paris, soit pour leur vie, soit pour leur sûreté, soit pour leur fortune, soit pour leurs opérations commerciales. Tout ce bien, il est vrai, m'a laissé le plaisir de l'avoir fait; mais la reconnaissance seule m'est venue des artistes.

« Ils valent mieux que les autres hommes. Qu'ils trouvent ici le témoignage de ma profonde reconnaissance pour ce qu'ils ont fait afin de procurer quelques plaisirs à mes vieux ans. Les arts ont consolé ma vie de tant de peines!

« Il y avait 500,000 francs d'arriéré dans la masse des appointements des nombreux artistes qui vivent du théâtre. Je les fis payer avant d'ouvrir la salle de la rue de Richelieu. Je fis donner par le comité 150,000 francs pour que l'architecte Hubert, homme plein de talent et de zèle, fit faire, sans compter la confection des machines, les réparations et les embellissements convenables à cette nouvelle salle, et surtout afin que le public nombreux appelé à ce grand spectacle pût être commodément assis depuis l'orchestre jusqu'aux loges de face, sans amphithéâtre.

« Cette innovation fut très-agréable au public; mais ce qui ne lui plut pas autant, ce fut le placement de deux statues colossales aux deux côtés de la scène. M. Hubert, architecte patriote, avait suivi l'esprit du temps en élevant à la place où étaient les loges des princes, sur l'avant-scène, les images de la Liberté et de l'Égalité. C'était un genre d'ornement jusqu'alors inconnu aux héros de la scène. Aussi, dès que l'heure de la réaction eut sonné, à la fin d'octobre 1794, la Liberté et l'Égalité furent sifflées et enlevées ou détruites: on rouvrit les grandes loges des princes; on aurait pu alors remplacer les statues expulsées, y substituer celles de la Flatteuse et de la Servitude; mais les mœurs firent ce que les arts n'osaient exprimer. »

LORÉDAN LARCHEY.

LA MARCHANDE DE CAFÉ

Honneur et respect à la marchande de café!

Elle n'a point de petit feutre à plumes tricolores, elle ne fait pas beau linge, elle n'a ni bottes, ni jupe galonnée, ni veste à trente-six boutons, comme les coquettes cantinières qui parent nos bataillons.

La pauvre créature s'emmailotte dans une tenue plus que modeste. Un fichu couvre son bonnet, un

second fichu plus ample est croisé sur sa poitrine, elle porte galoches et ne change sa robe d'indienne contre une robe de laine que si les affaires vont bien.

A quoi lui servirait d'ailleurs la coquetterie? N'est-ce point dans l'ombre qu'elle est appelée à rendre service? Quand la nuit tombe, et avant que le jour ne luise, paraît seulement la marchande de café. Dès quatre heures, il lui faut allumer son feu, descendre ses six étages et braver la brume piquante du matin. Ses mains engourdis ont tout un attirail à porter: le fourneau, la cafetière, les tasses et la cruche d'eau qui doit servir à leur nettoyage. Tout cela pèse, et quand elle s'arrête près d'un factionnaire, d'un balayeur ou d'un ouvrier en route pour l'atelier, elle n'est point fâchée d'avoir un motif de pause.

Mais c'est sur la place de l'Hôtel-de-Ville, c'est aux approches des remparts que se font les grandes stations. Là aussi est la concurrence. A côté des petites marchandes qui font la rue se trouvent celles qui ont une sorte d'installation, les aristocrates qui ont une planche sur deux tréteaux: celles-ci vous offrent avec le café des petits pains et même du lait; si vous le préférez, elles ont encore de la soupe à votre disposition.

« Mais quelle soupe! quel café surtout! disent les délicats en faisant la moue... Une véritable eau chaude dans laquelle a bouilli et rebouilli du marc provenant on ne sait d'où. Et ces tasses? Savez-vous seulement quelles bouches ont approché de leurs bords?... Pouah! »

A votre aise, messieurs. Si vous n'aimez pas le café démocratique, n'en dégoutez pas les autres. Pour moi, je déclare que je ne fais aucune enquête quand je n'ai pas la liberté du choix, et que j'avale de confiance pourvu que ce soit chaud. Sans doute la tasse a servi, sans doute ce café n'est pas dans sa fleur; mais j'ai trop froid pour faire le dégoûté. Puis, pour un tel prix, comment voudriez-vous, s'il vous plaît, qu'on fit davantage? Croyez-vous avoir droit au pur moka servi dans du Japon? La serviette de Saxe et la petite cuiller vous sont-elles indispensables? Ces raffinements que j'apprécie ailleurs ne sont pas dans la situation financière qui vous est faite.

Combien vous demande-t-on pour ce bol de café, ce *petit noir*, comme on dit dans le monde? Deux sous, pas davantage!... Et il y a du sucre, du vrai sucre.

Et il a fallu du charbon pour allumer ce fourneau... Il est très-cher, le charbon. Votre cuisinière vous en a dit quelque chose.

Vraiment, c'est pour rien quand on songe à l'heure matinale, à la bise qui siffle, à la pluie qui traverse vos vêtements, au froid qui vous donne déjà l'onglée. Pour vingt francs, vous ne feriez pas ce métier-là qui rapporte dix-neuf fois moins cependant.

Et l'eau-de-vie, après laquelle on a tant crié, n'a-t-elle point abdiqué son antique suprématie devant la boisson nouvelle? On n'en veut plus ou presque plus de ce mélange de trois-six, d'eau pure, de poivre et de caramel qui avait nom vieux cognac. Cela brûlait sans échauffer et on a reconnu que le petit noir possédait encore mieux la vertu de chasser le brouillard.

Nous avons dit ce que coûtait le café au consommateur.

Maintenant, quel est le maximum du gain de la marchande ordinaire? — Vingt-cinq sous.

Quel est le maximum du gain d'une grande marchande avec cafetière monstre? — Quatre francs.

Mais il faut pour cela qu'elle se trouve en permanence toute une nuit sur une place fréquentée comme celle de l'Hôtel-de-Ville et un jour de Commune encore!

En vérité, si j'étais société de tempérance, je donnerais des primes et des retraites aux marchandes de café, plutôt que de tirer à des millions d'exemplaires un tas de petites brochures qui ne sont jamais lues que par les gens sobres.

L. L.

LETTRES DE MÉRIMÉE

Les dernières nouvelles qui nous sont parvenues de la province par les rares journaux de France ou de l'étranger, qui ont pu traverser les lignes ennemies, nous ont apporté une nouvelle bien douloureuse pour le monde littéraire.

Prosper Mérimée, qui s'était abrité à Cannes contre la température parisienne, a succombé aux cruelles douleurs qu'il endurait depuis si longtemps.

Nous avons adressé déjà, dans ces colonnes, l'adieu que nous devions au charmant esprit qui s'est éteint loin de nous; aujourd'hui, nous allons montrer Mérimée pendant les derniers temps de sa vie par quelques lettres que nous possédons et qu'il écrivait, de sa retraite, à l'un de ses plus chers amis.

On verra, par ces autographes, combien l'auteur de *Colomba* est demeuré jeune malgré ses souffrances physiques, combien il est resté jusqu'à la fin ce qu'il s'était toujours montré, gai, railleur, même lorsqu'il s'est agi de parler des maux qui l'éloignaient sensiblement de ce monde.

« Cannes, 23 février.

« Mon cher ami,

« Après les rigueurs de l'hiver, nous voici enfin revenus au temps normal de Cannes. Nous avons aujourd'hui presque trop chaud. Je pense, en essayant d'écarter toute idée d'égoïsme, que vous ne pouvez faire mieux que de profiter de l'embellie et de venir ici. Comme vous avez passé bien du temps dans la neige, le soleil vous fera encore plus d'effet et vous vous trouverez à merveille. Enfin, faites pour le mieux, et soyez sûr que le soleil est un grand médecin.

« J'ai, moi, des hauts et des bas; peu de hauts, beaucoup de bas. La nuit dernière a été abominable. On me fait prendre de l'arsenic et de l'antimoine, mais je tousse toujours et je dors très-mal. Il me prend de temps à autre des envies de m'enfuir dans la haute Égypte ou même de chercher un peu de repos dans un monde meilleur, s'il y en a.

« Vous m'avez parlé de M. C... Il dit ce que disent les médecins: « Mangez, soutenez-vous, et tout ira bien. »

« Lorsqu'une femme a été trahie par son amant, les médecins lui disent: « Soyez gaie, divertissez-vous. » Le fond de la question est que je ne peux pas manger parce que tout ce que je mange me fait mal et me soulève le cœur. Il me faut faire deux efforts qui dépassent mes forces, l'un d'avaler, l'autre de digérer. Je souffre dès que je fais un mouvement; m'habiller est un supplice, et je ne puis pas aller aussi loin que le square Brougham sans m'arrêter en route pour souffler.

« Tout cela est insupportable et je n'y vois pas de remède. Je vous dis la situation telle qu'elle est. L'animal est vieux, usé, mais très-coriace, et travaillera encore quelque temps. Le monde est peu divertissant et il ne faut pas trop le regretter.... La civilisation marche ici à pas de géant. Hier est venu un Écossais à l'hôtel des Princes, notre voisin; bien qu'il n'eût pas de bagages, il a loué tout le premier de l'hôtel qui venait d'être évacué, a bien dîné, et pendant la nuit a fait une rafle des habits à broser, d'une montre qu'une jeune miss avait laissée dans un salon, et d'autres menus objets, puis s'en est allé tranquillement à Nice ou à Monaco. Autrefois on assassinait les voyageurs dans les montagnes de l'Écosse; à l'auberge des Adrets, voilà comment se professe l'humanité.

« Nous avons, depuis quelque temps, un journal d'opposition qui a pris notre maire pour but de ses traits. Notre maire n'est pas sans reproches peut-être, mais on l'accuse d'avoir éloigné les étrangers, d'avoir fait manquer les olives et empêché le mistral de souffler.

« Je pense que pour ne pas demeurer trop en dehors de la civilisation, nous aurons sous peu des conférences publiques; nous examinerons s'il ne

serait pas à propos de remplacer le français dans les actes par le provençal, en attendant qu'on reconnaisse notre nationalité.

« J'ai reçu de Hongrie une lettre de la comtesse R. Les rats lui ont mangé tout son blé. Il y en a trois espèces en si grand nombre que tous les carnassiers du pays ont engraisé, depuis les loups jusqu'aux chouettes. On tue 300 rats dans un seul sillon. Ils sont d'ailleurs si enclins à la reproduction, qu'ils réparent leurs pertes en moins de rien. Si l'hiver n'est pas très-rigoureux, on croit qu'il faudra leur abandonner le pays... »

Il y a toujours peu de monde ici; tous les maîtres d'hôtel endèvent. Les uns disent que c'est la faute du pape, les autres que la situation politique fait peur aux Anglais; une des meilleures raisons de la rareté des touristes est, je crois, l'abus de l'écorchement dont on use à leur égard depuis plusieurs années. Nice n'est pas mieux traitée que Cannes, et l'Anglais y fait défaut, malgré les attractions qu'offre le voisinage de Monaco. On n'en construit pas moins nombre d'hôtels et de villas.

« Adieu, rappelez-moi au souvenir de tous nos amis. »

« P. MÉRIMÉE. »

Dans la lettre que l'on vient de lire, il est une phrase : « chercher un peu de repos dans un monde meilleur s'il y en a... », dans laquelle ceux qui ont présenté Mérimée comme un athée verront peut-être un argument en faveur de leur version.

Ce sont ceux là qui ont dit que l'illustre académicien n'avait jamais reçu le baptême. Il nous plaît de rectifier ce fait, parce qu'il n'est point exact.

Questionné un jour à ce sujet, Mérimée répondit : « J'ai été baptisé, mais je ne me souviens pas d'avoir fait ma première communion. »

Cela ne l'empêchait pas cependant de fréquenter les églises, où il aimait à contempler les vitraux d'un autre âge.

Un jour, à Bruges, visitant une église avec un de ses amis, qu'il avait accompagné dans ce voyage, il quitta subitement son compagnon pour aller causer avec une vieille femme chargée d'allumer les cierges que les âmes pieuses font brûler sur des ifs pour le repos de ceux qui ne sont plus.

Lorsque son ami eut fait le tour du temple, il revint auprès de Mérimée, et lui dit avec surprise, en l'entendant parler le langage de la vieille :

— Mais vous savez donc le flamand ?
— Moi, non, répondit l'académicien, mais je l'ai deviné.

En effet, Prosper Mérimée possédait par-dessus tout le don des langues. Il devinait pour ainsi dire l'idiome de toutes les nations.

Le musée de Cluny possède une coupe slave revêtue d'une inscription que les plus célèbres linguistes ont renoncé à déchiffrer.

Mérimée s'est attaché à ce travail, et c'est à lui que l'on doit la traduction de cette inscription.

Pendant ces dernières années, il s'appliquait surtout à l'étude de la langue allemande, à Cannes, d'où il écrivait encore peu après le moment où les journaux publièrent, on s'en souvient, la nouvelle de sa mort.

La dernière lettre, écrite à un mois de date, annonce une rechute :

« Cannes, 20 avril 1870.

« Rechute, rebronchite. Je suis de nouveau dans mon lit, avec défense d'en sortir jusqu'à convalescence. Hier, il y a eu consultation à mon sujet. On me trouve bien, mais on me recommande les plus grandes précautions. Je vois de mon lit l'île de Sainte-Marguerite étincelante de lumière; mais défense absolue de mettre le nez à la fenêtre, et même de quitter le lit. Je ne souffre pas, mais je ne dors pas, ce qui m'agace fort.

« Adieu, mon cher ami; vous savez combien mal on est dans un lit pour écrire.

« Tout à vous.

« P. MÉRIMÉE. »

Les lettres que nous venons de reproduire montrent le grand écrivain racontant ses souffrances

sur son lit de douleurs, entre une anecdote sur les rats de Hongrie et une histoire de filou.

Plus tard, quand nous serons certain de cette perte, dont nous voulons douter encore, nous publierons de Prosper Mérimée d'autres autographes, dans lesquels il donnait des idées toutes nouvelles sur les arts, les hommes et les choses de notre époque.

(Le Gaulois.)

HENRI ROBERT.

ROME

La Patrie publie, d'après les journaux de New-York, des nouvelles datées de Rome le 23 septembre, et qui ont été adressées à un journal de New-York par son correspondant en Italie, sous ce titre :

LA MARCHÉ SUR ROME

Mouvement en avant de la division Bixio. — Départ de Civita-Vecchia. — L'artillerie de Bixio ne répond pas au feu du Vatican.

« J'ai reçu de mon ami, le député Guerzoni, qui a accompagné le général Bixio dans sa marche de Florence sur Rome, un récit détaillé des opérations de cette division de l'armée italienne.

« Je commence la narration depuis l'arrivée à Civita-Vecchia.

« La division Bixio, qui jusque-là avait agi d'elle seule, reçut à Civita l'ordre de coopérer avec Cadorna et de marcher sur Castel-Guido et sur Galera.

« Le soir du 17, Bixio avait pris des mesures pour que tout le matériel roulant du chemin de fer entre Livourne et Civita-Vecchia fût rassemblé à cette dernière station pour le transport de troupes.

« A l'aube du jour, le 18, la division s'avança par deux routes : la cavalerie, l'artillerie et les charrois par la grande route, l'infanterie par le chemin de fer. Les bersagliers occupaient soixante-dix wagons. Le 45^e et le 46^e de ligne suivirent, et enfin le 3^e et le 4^e de grenadiers.

« Les troupes campèrent dans les champs de Palo. Bixio établit son quartier général dans le château d'Odiscalchi, un vieux manoir féodal, qui, nettoyé et blanchi à la chaux, s'élève comme un spectre du moyen âge au milieu de la campagne romaine.

« Le 19, la marche recommença, les bersagliers s'avançant vers Porto-Galera, l'infanterie et le reste de la division vers Castel-Guido. La cavalerie tenait l'espace libre entre le chemin de fer et la grande route. Les avant-postes étaient sur le Rio-Galeira, aux fermes de Malagrotta, quartier général de Botacira.

« A neuf heures du matin, le 19, nous étions à 8 milles (12 kilomètres) de Rome.

« Aucun ordre nouveau n'arrivant, Bixio, qui établit, comme par magie, ses lignes télégraphiques, envoya une parfaite grêle de dépêches sur la tête de Cadorna. En outre, il envoya des messagers vers Rome pour savoir si d'autres divisions étaient arrivées avant nous.

« Les heures s'écoulaient tranquillement, les troupes sont prêtes à marcher. Bixio tremble d'impatience; mais jusqu'à quatre heures et demie il n'arrive pas d'ordres.

« Lorsqu'ils viennent enfin, le camp entier se lève, et on marche en avant, quoique les troupes, au nombre de 8,000 hommes en tout, aient été en train de manger leurs rations.

« A sept heures et demie, nous arrivons à la villa Mattei, à 2 milles (3 kilomètres) de Rome. Nos avant-postes furent poussés en avant jusqu'à la villa Carpenia, vers Porta Cavaglieri. Les bersagliers entrèrent dans la vigne de la villa de Antoni, gardant sur leur droite la route Tira Diavolo, qui conduit à San Pancrazio, et c'est là que nous passâmes la nuit.

« On ne fit pas de feux, les trompettes ne sonnèrent pas, le silence et la patience régnèrent jusqu'à l'aurore : c'était en effet l'aurore de Rome.

« Pendant la nuit, Bixio disposa ses hommes en trois colonnes. La brigade lombarde des grenadiers

devait suivre la via Aurelia, et, tournant à droite, en prenant par Vigna, Carpagna, Casale, Pio V et la Endesca, elle devait occuper la villa Pamphili. La brigade de Reggio devait s'avancer par la route de Tira Diavolo, et lorsqu'elle serait arrivée au sommet du chemin de fer, tourner à droite, et en passant à travers le Valle dei Cannetti, occuper le couvent de San-Pancrazio. Le 3^e bataillon de bersagliers, formant la troisième colonne, devait précéder la brigade de Reggio sur le point où la via Cazalette coupe le sentier de la villa dei Cannetti, et de là entrer dans la villa Pamphili. Ces positions, dans le cas où elles seraient occupées par l'ennemi, doivent lui être arrachées par la force. La compagnie du génie fut partagée entre les trois colonnes. Deux batteries furent assignées aux bersagliers, une à chaque brigade. Le mouvement fut exécuté avec une admirable précision. Nous ne rencontrâmes pas trace de l'ennemi. Bixio, selon sa coutume, ne s'en rapportant qu'à ses propres yeux, visita lui-même les avant-postes.

« La villa Pamphili et le couvent de San Pancrazio sont occupés. Deux batteries sont placées autour et en face des arcades du casino de Quattro Venti, à 700 yards (600 mètres) de la porte San Pancrazio, et les dernières à la porte même et vers les murs environnants. Les 3^e et 4^e grenadiers sont placés à couvert, autour du mur de la villa Pamphili. Deux bataillons de bersagliers couronnent le sommet de la position. Le 45^e d'infanterie et le 33^e de bersagliers occupent le couvent sur la droite. Le 46^e est en réserve.

« Nos artilleurs visent avec soin la porte et le canon de l'ennemi et entretiennent le feu pendant plusieurs heures. Les boulets de l'ennemi nous atteignaient, ainsi que les forts de la cité Léonine et les meurtrières des murs.

« Bixio et son état-major se tenaient près du front. Les colonels Marzano Malenchini et Guerzoni agissaient comme aides de camp honoraires. Vers dix heures et demie, des drapeaux blancs flottèrent sur la porte de San Angelo et sur le Vatican. Bixio envoya le capitaine Arese pour parlementer. Le colonel Azzanesi envoya dire que le pape avait donné ordre d'arrêter le feu.

« Nous avons 7 tués, 37 blessés, 3 chevaux tués et une roue de canon démontée. »

CHRONIQUE MUSICALE

LE CANON-BEETHOVEN

Si la destinée voulait que nous fussions écrasés d'un coup de canon, nous n'aimerions pas que le canon s'appelât Boieldieu, Hérold ou Auber. Pure manie de musicien patriote !

Et c'est pourtant une semblable amertume que nous ménageons à nos ennemis.

Un canon va être fondu qui prendra le nom de Beethoven. Sous l'invocation du grand dieu de l'art, du Jupiter tonnant de la musique, il va être lancé sur les Allemands de ces choses de fer ayant la forme de ce qu'à la classe de solfège on appelle des rondes.

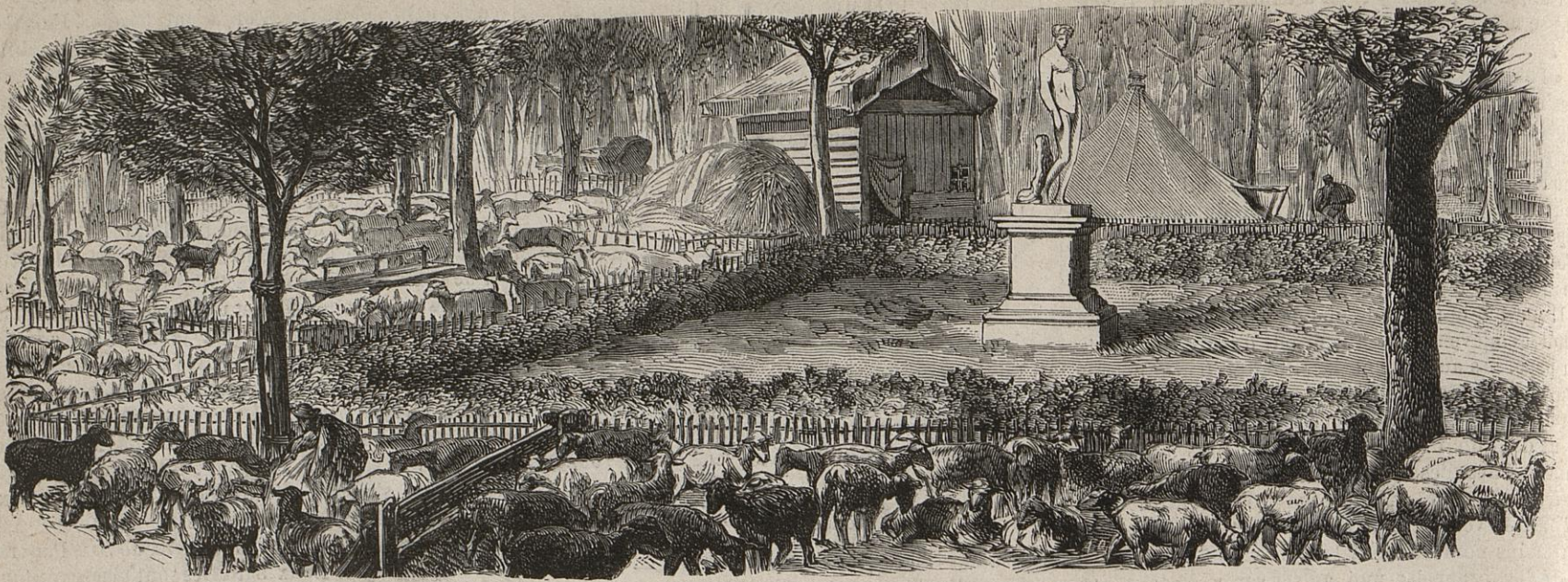
Le merveilleux en tout cela serait que le canon-Beethoven, par un hasard judicieux, brisât justement les mortiers qui menacent le Conservatoire et le Cirque de M. Padeloup. Ce serait là un coup d'intelligence et de finesse comme on n'en vit jamais au milieu des brutalités de la guerre.

De fait, c'est M. Padeloup qui a inventé le canon-Beethoven. Il a donné dimanche dernier un concert dont la recette doit servir à en payer les frais. Voilà qui est bien !

Mais à ce propos on pourrait se demander quel eût été le sentiment de Beethoven sur les événements actuels. — A coup sûr, sa grande âme se fût émue de ces tueries; et on peut espérer qu'en dépit de son sang allemand, il nous eût gardé un beau coin de son cœur républicain.

En effet, il est acquis à l'histoire que Beethoven aspirait à la république, et qu'il s'était pris aussi d'un grand enthousiasme pour le général Bonaparte avant qu'il ne se fût fait empereur.

Voici à ce sujet une anecdote qui n'est peut-être



LE SIÈGE. — Les derniers moutons parquant dans le jardin du Luxembourg.

pas connue de tout le monde (Nous l'empruntons à la *Vie de Beethoven*, de Schindler, traduite par M. Albert Sowinski) : « L'ambassade de France à la cour de Vienne était alors occupée par le général Bernadotte, plus tard roi de Suède. Dans ses salons, ouverts à toutes les notabilités, parut Beethoven, comme grand admirateur du premier consul de la

République française. Le général Bernadotte eut le premier l'idée d'une œuvre musicale pour célébrer la gloire du héros du siècle. Il engagea Beethoven à écrire une symphonie, et bientôt après cette idée devenait une réalité; car le grand maître, cédant à ses convictions politiques, enrichit le monde musical de sa *Symphonie héroïque*...

« Ce qui augmentait encore les sympathies de Beethoven pour le premier consul, c'est que le nouvel ordre de choses reposait sur les principes républicains, vers lesquels il se sentait entraîné, étant grand partisan de la liberté illimitée et de l'indépendance des États... Il voulait aussi pour la France le régime de la pluralité des voix, et il espérait que



PARIS ASSIÉGÉ. — Les abris du Jardin des Plantes pour le bétail d'approvisionnement. (Dessin de M. Rykebusch)

Napoléon Bonaparte l'établirait d'après les principes de Platon.

« Une copie nette de la partition, avec la dédicace au premier consul de la République française, consistant en ces deux mots : *Napoléon Bonaparte*, devait être remise au général Bernadotte pour être envoyée à Paris, lorsque la nouvelle vint à Vienne que Na-

poléon s'était fait proclamer empereur. Cette nouvelle fut apportée à Beethoven par le prince Likowski et Ferdinand Ries. A peine l'eut-il entendue qu'il saisit la partition avec colère, arracha la feuille du titre et la jeta par terre au milieu d'imprécations... Ce ne fut que longtemps après qu'il fit une concession moyennant laquelle l'œuvre nouvelle porterait

le nom de *Sinfonia eroica* avec cette devise : *Per festigare il sovenire d'un gran uomo.* »

Et quand le canon-Beethoven sera usé, mis hors de service par ses propres boulets, le bronze en sera encore bon pour couler une statue à l'illustre artiste qui lui aura prêté son nom.

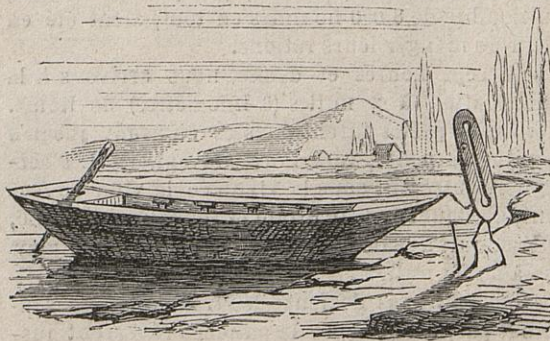
ALBERT DE LASALLE.

LE RÉPARATEUR A BASE DE QUINQUINA, rend progressivement aux cheveux et à la barbe leur couleur primitive. Envoi franco de la BROCHURE, 11, rue de Trévis, Paris.

UN LIVRE INDISPENSABLE. — 50 centimes. *Petits éléments des Codes français*, par demandes et réponses, par J. PICOT, Docteur en droit, Avocat.

Envoyer le prix en timbres-poste, à l'administrateur du *Monde illustré*, M. BOURDILLIAT. — 60 centimes pour recevoir franco dans toute la France et l'Algérie.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

L'homme qui a le plus de courage contre soi-même est un héros.

JOURNAL OFFICIEL

DES

GARDES NATIONALES DE FRANCE

(Recueil mensuel)

10 francs par an

Administration : Librairie Lachaud, 4, place du Théâtre-Français, à Paris.

PARIS. — IMPRIMERIE JANNIN, 13, QUAI VOLTAIRE